

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

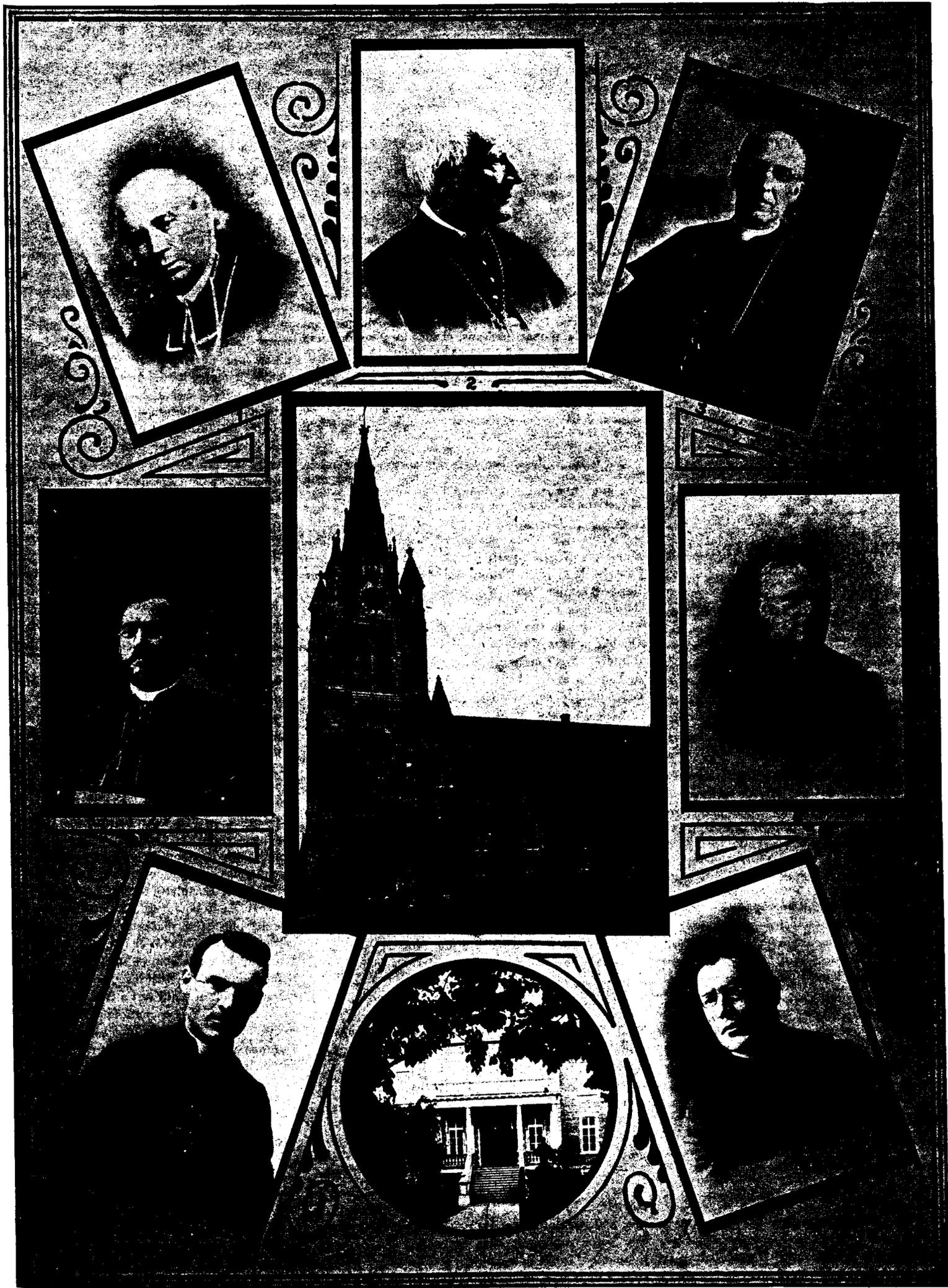
TROIS-RIVIÈRES EN 1900

LE MONDE ILLUSTRÉ

17^e ANNEE.—No 854

MONTREAL, 15 SEPTEMBRE 1900

5c LE No



1. Mgr Cooke, 1er évêque ; 2. Mgr Laflèche, 2e évêque ; 3. Mgr Cloutier, 3e évêque ; 4. M. le curé Beaudet ; 5. M. le chancelier Marchand ; 6. M. l'abbé Leblanc ; 7. M. l'abbé Deguise ; 8. La cathédrale ; 9. L'évêché



MONTREAL, 15 SEPTEMBRE 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTES DE LA DIRECTION

Notre prochain numéro contiendra un charmant supplément musical et un artistique portrait de M. A. Lusignan, ainsi qu'un grand nombre d'autres gravures.

En justice, nous devons rectifier une erreur commise dans notre dernier numéro. Nous avons attribué l'ouvrage sculpté du portrait l'"Ete", à M. Benoit, alors que nous aurions dû dire M. J.-B. Proulx, élève de notre grand sculpteur Hébert. M. Proulx qui est un artiste de talent et très courtois, nous pardonnera cette erreur involontaire, nous l'espérons.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES
D'AMATEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ ouvre son premier concours de photographies d'amateurs et il espère en faire un succès. Il a essayé de le rendre intéressant pour les lecteurs et les concurrents : d'un côté, par le choix du sujet, de l'autre par la valeur et la variété des prix. Maintenant, que les amateurs se mettent à l'œuvre, qu'ils en parlent à leurs amis et les invitent à concourir.

Ce concours est commencé du 15 juillet courant et se terminera le 30 septembre.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirée. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en un mot sera considéré.

LISTE DES PRIX :

1er prix.—Un appareil photographique "No 7, Gem Glenco" 4 x 5 à extension et poire, manufacturé par "The Canadian Camera and Optical Co." avec boîte pour le voyage, châssis, et un guide de l'amateur photographe. Cet appareil est de premier ordre.

2ème prix.—Un appareil photographique, "Flexo," 3½ x 3½, manufacturé par la "Eastman Kodak Co." Cet appareil nouveau est des plus perfectionnés et peut servir pour les poses longues et les instantanés.

3ème prix.—Un an d'abonnement ; 4ème prix, huit mois d'abonnement ; 5ème prix, six mois d'abonnement ; 6ème prix, quatre mois d'abonnement ; 6 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les récompenses seront accordées par trois juges qui ne prendront pas part au concours.

CONDITIONS :

Les compétiteurs doivent soumettre deux photographies collées sur carton, sur le dos desquelles ils inscriront leur nom, leur adresse et le titre du sujet. Les photographies primées paraîtront dans le MONDE ILLUSTRÉ. On peut concourir autant de fois que l'on veut.

LA VILLE DES TROIS-RIVIÈRES

(Voir gravures)

Trois-Rivières est, après Québec, la principale ville de notre province par son ancienneté. Elle est située au confluent du fleuve Saint-Laurent et du Saint-Maurice, qui se divise, en cet endroit, en deux branches, ce qui aurait valu à la deuxième ville fondée en Amérique, par les Français, son nom des Trois-Rivières.

C'est le 14 juillet 1634 que M. de Lavolette, venant de Québec avec quelques compagnons, mit pied à terre sur le rivage, en face du territoire de la nouvelle ville qu'il venait fonder.

Nous cueillons ces faits historiques dans la préface du premier registre d'état civil de la paroisse des Trois-Rivières, intitulé : "Catalogue des trépassés au lieu nommé Les Trois-Rivières."

Citons l'extrait suivant qui ne manquera pas d'intéresser le lecteur :

1634.—Messieurs de la Compagnie de la Nouvelle-France, ayant ordonné qu'on dressât une habitation en ce lieu nommé les Trois-Rivières, monsieur de Champlain qui commandait en ces pays y envoya de Kébec une barque souz la conduite de monsieur de Lavolette ; lequel mit pied à terre le quatriesme de juillet de l'an 1634, avec quelque nombre de nos François, por la plupart artisans, et dès lors, on donna commencement à la maison et habitation ou fort qui se voit en ce lieu.

Le troisieme de septembre de la mesme année, le Révérend Père Paul Lejeune et le Père Buteux, religieux de la Compagnie de Jésus, partirent de Kébec dans une barque et arrivèrent icy le huit du mesme mois pour y assister nos François pour le salut de leurs âmes.

Sur la fin de decembre de la mesme année, le mal de terre s'estant jecté parmy nos François, en emporta quelques uns qui ont donné le commencement aux chrestiens defuntz en ce pays.

Le premier décès enregistré, est celui de Jean Guioit dit Négrier, natif du Bourg de Chambois, en l'évêché de Sées en Normandie, dont la sépulture eut lieu le 6 février 1635. Le second est enregistré à la date du 6 mars 1635.

Au point de vue historique Trois-Rivières, comme Québec, a plus d'une antiquité qui ne manque pas d'intérêt. Ses constructions, en général, se ressentent de l'ancien style, et ses rues ressemblent beaucoup à celles de Québec, moins les côtes cependant.

La petite église paroissiale qui est une des plus anciennes du pays, fait toujours l'admiration des visiteurs qui ne se taisent pas d'éloges sur l'élégance et la beauté de ses décorations, et de son architecture à l'intérieur. Le fait est que les belles cérémonies religieuses, auxquelles on veut donner un cachet particulier, et un caractère d'intimité, sont faites à "la petite église de la paroisse."

Le vieux monastère des Ursulines est à lui seul tout un monument. Si l'on feuillette quelque peu l'histoire de notre éducation nationale, on voit que c'est du vieux monastère des Ursulines des Trois-Rivières que sont parties ces saintes femmes pour s'établir dans nos différentes villes et répandre partout la saine et utile éducation qui caractérise la femme canadienne.

L'Histoire des Ursulines des Trois-Rivières publiée, à l'adresse de ces saintes femmes, un éloge mérité, et le Dr J.-B. Meilleur, premier surintendant de l'éducation de notre province, dans son *Mémorial de l'Éducation*, nous fournit des notes très intéressantes et des faits édifiants sur l'établissement et le maintien du monastère des Ursulines de Trois-Rivières.

La vieille église des Récollets, qui sert aujourd'hui de temple aux Anglicans, a aussi un cachet d'ancienneté qui n'est pas sans intérêt. C'est là que, d'après de vieux documents, reposeraient les cendres du frère Didace, béatifié il y a quelques années, et dont le Rév. Père Frédéric, de l'ordre de saint François-d'Assise, a si souvent entretenu la population trifluvienne. Son corps reposerait sous les dalles de ce vieux temple, qui fut le berceau de l'établissement des Récollets au pays, dans les premiers temps de la colonie.

Beaucoup d'autres monuments aux Trois-Rivières,

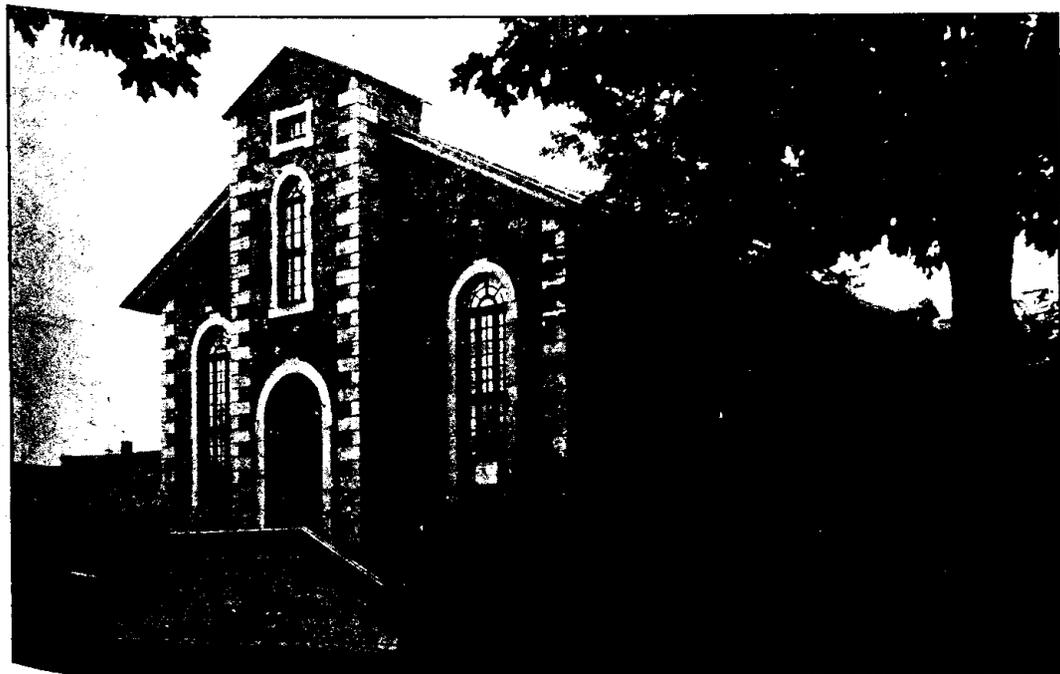
témoins de plus d'un fait qui sont devenus aujourd'hui du domaine de l'histoire, sont tombés dans l'oubli.

Trois-Rivières a progressé, mais lentement. Nous confessons, elle a été devancée par de plus jeunes sœurs ; mais pour qui a vécu aux Trois-Rivières, il y a une dizaine d'années, il est évident que notre ville n'est pas trop en arrière. Située comme elle l'est, entre Montréal et Québec, deux centres puissants qui ont attiré à eux tout le commerce florissant, au déclin de Trois-Rivières, cette dernière ville ne devait songer qu'à l'exploitation de la région riche et abondante du Saint-Maurice, pour prospérer à son tour. Aussi la principale industrie aux Trois-Rivières est-elle le commerce de bois. De fait les scieries immenses de cette ville font son orgueil en même temps que sa richesse, et plusieurs milliers de familles y trouvent leur pain quotidien. Outre le commerce de bois, les manufactures de toutes sortes sont en assez grand nombre, et emploient une bonne partie de notre population. Reliée par voies de bateaux et de chemins de fer aux grands centres et aux différentes paroisses avoisinantes, Trois-Rivières reçoit tous les jours l'affluence des étrangers qui fréquentent ses marchés, ses places publiques. Les grands travaux qui ont, depuis quelques années, transformé le pays en arrière de notre ville pour l'exploitation des inépuisables pouvoirs d'eau des chutes de Grand'Mère et de Shawinigan, ont aussi produit un effet considérable sur notre commerce local. Aussi, chacun s'est-il empressé de répondre à l'élan de progrès général, en faisant subir à son établissement une toilette nouvelle : et aujourd'hui, le visiteur voit avec plaisir nos différentes rues commerciales, propres et bien entretenues. On admire l'ensemble des vitrines de nos magasins où sont coquettement disposées les marchandises les plus nouvelles et les plus variées.

La compagnie des Téléphones Bell a aussi complété un circuit perfectionné qui permet de communiquer aussi facilement avec toutes les paroisses et les villes de notre pays, qu'avec New-York, Chicago et les autres grands centres des États-Unis. Si l'on en croit la rumeur publique, Grand'Mère et Shawinigan écoulent, sous peu, leurs grandes productions par le port des Trois-Rivières, qui servira de terminus à une ligne régulière de convois mus par l'électricité.

Les résidences privées n'ont pas non plus été négligées dans cette transformation qui s'est opérée dans nos murs depuis quelques années. A part la construction nouvelle qui a été considérable, les améliorations et l'embellissement des anciennes propriétés ont fait de la ville des Trois-Rivières une des plus belles et des plus agréables localités pour y passer la belle saison. Ses parcs publics, ses promenades ombragées et entourées de coquets endroits sont très fréquentées, et chaque semaine une fanfare, dirigée par un artiste de renom, offre à la population enthousiaste les meilleurs programmes exécutés avec goût. Les parcs Champlain, du Plateau, Lavolette et Vanasse sont des endroits charmants ; le boulevard Turcotte est, sans contredit, une des plus belles places de promenade qui existe. De cette terrasse ombragée et située sur la rive du Saint-Laurent, la vue embrasse sur le Saint-Maurice et le Saint-Laurent une distance de plusieurs milles ; le vaste promontoire qui sert aux expositions annuelles, est aussi un endroit exceptionnel d'où le visiteur voit se dérouler à ses pieds le plus beau panorama désiré ; ajoutons que la disposition des édifices sur ce terrain en fait un modèle du genre. Les coteaux sont aussi une promenade de prédilection pour les Trifliviens et un lieu de pique-nique enchanteur.

Trois-Rivières possède aussi de jolis édifices publics des monuments intéressants ; citons au hasard : le palais de justice, la prison, le bureau de poste, l'Hôtel de ville, le poste de police et du feu, la cathédrale et l'évêché, les Couvents des Ursulines, du Précieux Sang, et l'Hôpital Saint-Joseph, les vieilles casernes, aujourd'hui l'Hôtel des douanes, le moulin à vent, le monument Lavolette, le collège, trois écoles sous la direction des Révérends Frères des écoles chrétiennes, le marché public, le consulat américain, plusieurs temples protestants, un patinoir, l'ancienne résidence



TROIS-RIVIERES EN 1900 : ÉGLISE PRESBYTÉRIENNE

des gouverneurs français appelés la Fortitude qui est aujourd'hui la propriété du Club Saint-Louis, la salle de lecture du Cercle Palamède, où l'on y trouve un choix judicieux de toutes les revues françaises, anglaises et américaines, et plus de vingt-cinq journaux politiques, littéraires et commerciaux, une bibliothèque sous la direction du Révd Lamothe, curé de l'église paroissiale, etc., etc.

Voilà succinctement quelques notes sur Trois-Rivières pour faire connaître cette ville qui ne demande que d'être visitée pour être appréciée ; ajoutons qu'elle est habitée par une population laborieuse, instruite, intelligente, et aux mœurs douces et agréables. L'éloge du beau sexe trifluvien n'est plus à faire. Il est devenu proverbial, et cela n'est pas sans contribuer pour une large part, à faire de la Cité de Laviolette, le coin le plus intéressant de notre belle province de Québec.

J.-B. MEILLEUR BARTHE.

Trois-Rivières, 8 septembre 1900.

BIBLIOGRAPHIE

La science à travers le siècle.—Histoire scientifique du siècle, racontée par des documents contemporains, paraissant par fascicules, petit in-40 de 16 pages, avec nombreuses illustrations, à la Société française d'Éditions d'art, 7, rue Saint-Benoît. Chaque fascicule, 0 fr. 50 cent.

A l'heure où la France convie les nations civilisées à venir admirer les plus belles conquêtes de l'activité humaine, il a semblé opportun à M. Jacques Boyer de dresser le bilan scientifique du XIXe siècle. Que de remarquables inventions ont marqué, en effet, le cours des cent dernières années. Faut-il en rappeler quelques-unes au hasard de la plume ?

La pile ouvrit des horizons insoupçonnés aux chercheurs. La locomotive rapprocha les distances qu'un peu plus tard le télégraphe et le téléphone devaient supprimer. Les progrès immenses, accomplis par l'art de l'ingénieur, permirent aux de Lesseps et aux Mauss de réaliser de gigantesques travaux comme le canal de Suez ou le tunnel du Mont-Cenis. La chimie, entre les mains habiles des Gay Lussac, des Davy, des Berzélius ou des Wurtz réalisa méthodiquement les métamorphoses les plus surprenantes. A quelle hauteur philosophique les recherches des Bichat, des Virchow ou des Claude Bernard n'ont-ils pas élevé la physiologie ? Les propriétés du chloroforme ont été mises à profit pour atténuer la souffrance dans les opérations chirurgicales dont l'antiseptie, imaginée par Lister et Pasteur, a facilité les issues heureuses. Et nous ne citons là qu'une infime partie des richesses accumulées par le labeur des plus illustres chercheurs.

D'autre part, le plan adopté par M. Boyer est entièrement nouveau. Pour obtenir l'exposition exacte des découvertes, il a donné la parole aux *savants* qui les avaient faites ou aux *contemporains* qui avaient assisté à leur naissance. Enfin, l'illustration se compose exclusivement de *documents de l'époque* (portraits, autographes ou estampes) reproduits en fac-similé.

LE SUICIDE PAR VENGEANCE CHEZ LES CHINOIS

Le suicide est extrêmement fréquent en Chine. Égoïste, fataliste, ne craignant pas la mort, le Chinois n'hésite pas à sortir de la vie par le chemin le plus court, non seulement dès que celle-ci lui devient à charge, mais encore dès qu'il croit un avantage à se donner la mort.

En effet, outre les causes multiples de suicide qu'il partage avec les autres hommes, le Chinois en a encore une qui lui est propre, et qui n'est pas la moins originale.

Un proverbe Chinois dit : *La vie se paie par la vie*, aussi est-ce toujours une très mauvaise affaire que d'être cause directe ou indirecte d'un suicide.

Le Chinois se suicide donc par vengeance, pour se donner la satisfaction d'amour-propre de savoir qu'il pourra nuire à tel de ses ennemis.

C'est ainsi qu'un mendiant éconduit par un commerçant vient se pendre devant sa porte ; qu'un plaideur malheureux se coupe la gorge devant la maison de son adversaire, convaincu que son suicide amènera la révision de son procès et partant la ruine de son rival.

Bien entendu, le Chinois qui veut se venger, prend toutes les précautions pour que sa mort porte les fruits désirés ; et il a soin de glisser dans son gilet ou dans sa sandale une sorte de réquisitoire dans lequel il explique les causes qui l'ont poussé au suicide et dénonce à la justice la personne cause occasionnelle de sa mort.

Parfois le Céleste écrit ce réquisitoire au pinceau, sur sa peau, sachant que personne n'osera y toucher, car un préjugé chinois prétend qu'il est impossible de faire disparaître les caractères tracés sur l'épiderme du mort. On comprend que le suicide par vengeance, très redouté, puisse servir de moyen de chantage. Tel Céleste criblé de dettes laisse entendre à ses créanciers que s'ils continuent à le traquer, il ira se pendre devant leur porte, et ceux-ci de rester tranquilles.

De même il arrive qu'un individu pour lequel un de ses compatriotes s'est tué, se suicide à son tour pour

éviter la ruine des siens. Ces suicides par ricochets sont bien connus.

Le docteur Matignon, jeune médecin militaire attaché à la légation française à Pékin, et dont nous aurons à déplorer les pertes si les Européens de Pékin ont été massacrés, a fait une étude spéciale du suicide chez les Célestes, étude à laquelle nous avons emprunté ce qui précède.

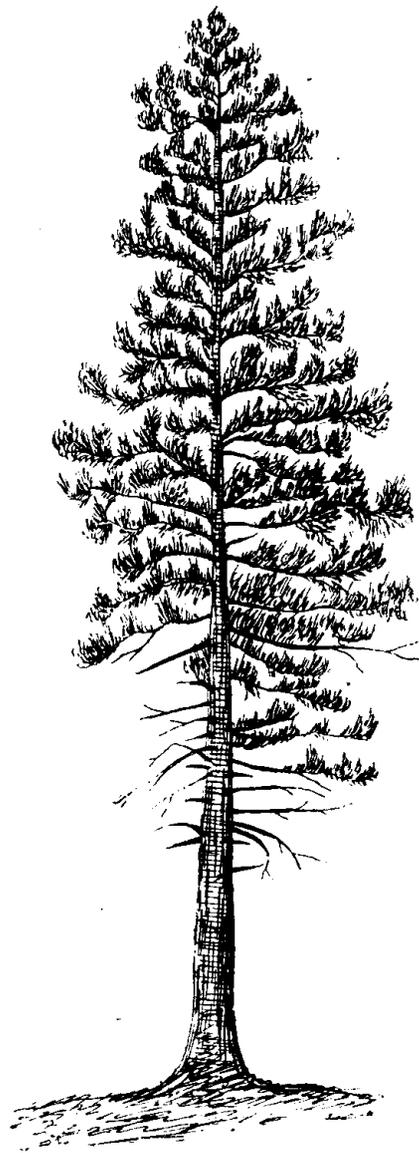
M. Matignon note que le suicide par vengeance est, pour le Chinois, une chose des plus naturelles, et il cite un cas d'un sujet du Fils du Ciel qui, au moment de se suicider, manifestait le regret de ne pouvoir se couper la gorge devant la porte de deux ennemis et d'être obligé d'opter et de se limiter à un seul.

NOS FLEURS CANADIENNES

ÉPINETTES

L'Épinette noire (*pinus nigra*) que l'on nomme encore vulgairement *épinette jaune* et *grosse épinette*, a un "bois léger, fort et élastique, très employé dans les constructions." C'est avec les jeunes pousses de cette espèce que l'on fabriquait autrefois la fameuse *bière d'épinette* ou *petite bière*.

L'Épinette blanche (*pinus alba*) ou *petite épinette*, est employée dans la menuiserie.



Épinettes

D'où vient ce mot : épinette ? Les Français disent : sapinette, qui est un diminutif de sapin, et nous croyons que c'est là l'origine de notre mot. De sapinette à épinette, le chemin n'est pas long.

La douleur est un baiser du Crucifix.—MGR GAY.

La foi se trouve au fond des larmes comme la perle au fond des mers.

La femme qui est l'amie de son mari, lui devient doublement chère.—ULLA.



Rendez à César...

En ce temps-là, dit notre vieil ami, j'avais onze ans, j'habitais avec mes parents un petit village de Normandie. A la fin d'une brûlante journée d'été, je revenais de l'école, maussade et triste, car je songeais à la fête du pays, qui se tenait sur la place de l'église. Nous étions alors très pauvres ; mes parents ne pouvaient distraire du budget de leur humble foyer aucune piécette attribuée à mes menus plaisirs... J'avais traversé, en vrai Tantale, la place bruyante et décorée qui me semblait un lieu de délices... Je m'étais arrêté, bouche bée, à ces boniments de baraques qui aiguisaient mes désirs... J'avais vu, au son des orgues de Barbarie, mes camarades monter sur les chevaux de bois. J'avais vu... mais, hélas !... à quoi bon me remémorer toutes ces tentations, me leurrer plus longtemps, manger mon pain sec à la fumée des rôtisseries, comme ce maigre héros de je ne sais plus quel conte ?...

Ma gibecière d'écolier sur le dos, je rentrais au logis d'un pas dolent et traînard, pensant que la vie était bien dure à mes onze ans !... En ce moment, je dus me ranger sur le passage d'une charrettes de pierres,

tirée à grand'peine par de vieux chevaux blancs, qui paraissaient épuisés de fatigue et de chaleur... La route montait un peu à cet endroit, et le charretier marchait à côté de ses bêtes, ne leur ménageant guère les coups de fouet, ce qui m'indigna : j'aimais beaucoup les animaux. Je revois encore le visage très rouge, et même aviné de cet homme, un puissant gaillard en blouse bleue, avec son chapeau de paille à demi rabattu sur les yeux...

— Eh ! bonjour, César ! lui cria un passant.

Il répondit un rude et laconique : Bonjour ! en homme qui n'a le vin ni gai, ni aimable, fit claquer une fois de plus son fouet sur la maigre carcasse de ses chevaux, et passa...

Une phrase, entendue au catéchisme, bourdonna dans mon esprit, machinalement : " César !... Rendez à César ce qui appartient à César. "

Soudain, dans la poussière blanche de la route, je vis briller comme une goutte d'or... Je me baissai et ramassai avec surprise une pièce de dix francs.

En trois pas, je pouvais rejoindre mon charretier, lui demander si ces dix francs lui appartenaient. Mes pieds restèrent cloués au sol, tandis que mes doigts se serrèrent nerveusement sur la trouvaille... Des griefs se formulaient dans mon esprit. Tout d'abord, César, — puisque César il y avait, — était un méchant homme... puis il devait dépenser tout son argent au cabaret... puis

je n'avais pas vu tomber la pièce de sa poche... qui sait si elle lui appartenait ?... En admettant que je courusse après cet homme pour le lui demander, quelle foi devrais-je ajouter à sa parole ?... D'ailleurs, charrette et charretier sont déjà loin !... Sous le soleil encore brûlant, je vois la blouse devenir un point bleu... Je n'entends plus le bruit des roues... Mais une parole monotone, — incohérente, me semble-t-il, — reste fixée à certain petit point douloureux de mon cerveau : " Rendez à César... Rendez à César... "

Au diable l'obsession du nom... Au diable moi-même, pour ce peu d'or qui me tente, qui me grise... Pourtant... si je courrais à perdre haleine, comme si ma vie était en danger, — et c'est plus grave que ma vie, puisque c'est mon honneur d'enfant — en criant :

— Eh l'homme !... Eh là-bas !... Pourrais-je l'atteindre encore, ce passant, cet inconnu ?... Non, je ne pourrais plus : il est trop loin.

Tels furent les brefs combats qui se livrèrent dans mon âme de gamin.

Et... je me dirigeai vers la place où se tenait la fête, la fête tentatrice !

Oh ! la lourde, lourde fin de journée !... Il me semblait marcher dans un songe étouffant. Les crin-crin, les musiques m'étourdissaient... Tous les airs

me paraissaient appropriés à cette parole unique, dont le sens devenait terrible : " Rendez à César ce qui lui appartient ! "

Je m'approchai d'un manège de chevaux de bois de grands chevaux aussi hauts que des poneys, tant admirés les jours précédents, avec leurs selles de velours pourpre, vert, bleu, richement brodées d'or, leurs naseaux peints en rouge vif, leurs longues crinières... Je payai ma place pour une des tournantes chevauchées, au son de la musique aigre et gouailleuse... Dans l'ivresse du mouvement, tous les chevaux de bois parurent s'animer, leurs crinières flotter, leurs naseaux s'entrouvrir... Et tandis que je tournais, tournais éperdument avec les autres, ces chevaux fantastiques prenaient une voix pour me dire : " Rendez à César ! "

Cette fête tant désirée, je la parcourus d'un bout à l'autre ; j'épuisai, jusqu'à satiété, tous les plaisirs qu'elle offrait à ma convoitise enfantine. Je sondai les mystères de toutes les baraques, j'exerçai mon adresse à tous les tirés, je me forçai de manger des macarons, des gaufres, des sucres d'orge... Je me joignis à une bande de petits polissons qui parcouraient la place en sonnant de la trompette ou soufflant en d'aigres mitons... Et l'obsession ne disparaissait pas... et le point douloureux grandissait en mon cerveau... et les dix francs y passèrent !

* *

Dans les petites localités, les nouvelles se répandaient vite. Le lendemain, il n'était bruit que d'un drame survenu au bourg voisin de Noiseville.

Mes parents et moi, nous en eûmes l'écho par un colporteur qui vint à la maison.

— Savez-vous ce qui s'est passé ? nous demanda-t-il tout en se rafraîchissant d'un verre de cidre. Non !... C'est une chose fort triste et fort étrange. Figures-vous que M. Blédois, l'entrepreneur de constructions, avait chargé un charretier, un nommé César Frotteau, qu'il employait souvent, de recouvrer pour lui une créance.

Ce César jouissait d'une grande réputation d'honnêteté, et M. Blédois, un fier avare, pourtant ! avait beaucoup de confiance en lui.

Notre gaillard n'avait qu'un sérieux défaut : c'était de lever le coude plus que de raison... et dame !... Hier, il faisait chaud... qui boit un verre en bois deux, qui en bois deux en bois trois ou quatre... et finit par ne plus faire grande différence entre son argent et celui de son patron...

— Alors ! m'écriai-je haletant, sans prendre garde à la légitime surprise de mon père et de ma mère.

— Alors, bref, M. Blédois commençait à s'inquiéter, quand la charrette arriva, après avoir remis ses chevaux et sa charrette...

— Alors ? répétei-je, torturé par ces lenteurs.

Le narrateur me regarda d'un air surpris.

— Comme tu es impatient, petit ! me dit-il. La fin je t'assure, n'a rien de réjouissant... A peine M. Blédois et le charretier se trouvèrent-ils en présence, M. Blédois s'aperçut bien que son commissionnaire était ivre... (Je tiens d'un domestique les détails de l'histoire.)

— En a-t-il fait une chaleur ! balbutiait Frotteau pour se donner une contenance.

— Les rafraîchissements ne vous ont toujours pas manqué ! remarqua l'entrepreneur, d'un ton critique. Mais cela ne me regarde pas. Venons au fait : Avez-vous mon argent ?

— Certainement M. Blédois...

Et il commença à défaire les nœuds de son grand mouchoir à carreaux bleus et blancs.

Il en tira quatre billets de banque, des pièces de cent sous, et compta :

— Quatre cents... quatre cent cinquante...

L'autre le dévorait des yeux...

— Fort bien ! dit-il en prenant ce qu'on lui tendait... mais c'est quatre cent soixante francs qu'il me faut...

— Oui, monsieur Blédois ! quatre cent soixante...

— Fouillez vos poches, allons vite !... Il me manque dix francs...

César obéit... et... ne trouva rien. Il restait stupide devant son patron.

Celui-ci s'écria brutalement :
—Vous avez gaspillé et bu ces dix francs au cabaret, misérable ivrogne !... Voleur !.....

Au mot de voleur !... la figure du charretier devint violette, apoplectique !... Il voulut parler... Les mots s'étranglèrent dans son gosier. Il battit l'air de ses bras, et tomba la face en avant...
—Mort ?... m'écriai-je en tremblant comme une feuille.

—Mort, laissant une veuve et trois orphelins. Certes, la chaleur, la boisson, l'avaient déjà congestionné... mais le saisissement lui a porté le dernier coup !... Songez donc !... César à jeun, était très honnête... il aurait sûrement remboursé M. Blédois... mais quoi !... l'avarice rend brutal... enfin, c'est fort triste.....

—Ah ! dit ma mère en me regardant, ne racontez plus de pareilles histoires devant Robert... Voyez comme mon pauvre enfant est sensible : il est blanc comme un trépassé... Allons, Robert, ajouta-t-elle, il faut te faire une raison : après tout, tu ne connais pas ce malheureux homme !.....

—Le petit a le cœur bon, remarqua le colporteur en hochant la tête.

Une minute, je fus sur le point de tout avouer, de réhabiliter César Froteau, de crier, en me jetant à genoux, que c'était moi, le voleur... et... l'assassin, hélas !.....

Un angoisse plus forte que ma volonté me paralysa. Le sentiment de l'irréparable m'écroulait... Jamais je ne pourrais rendre à César le bien précieux et surhumain, qu'il soit fardeau ou trésor : la vie.....

Peut-on se rendre compte de la disproportion qui existe entre un cœur, un cerveau d'enfant, et le poids d'un pareil secret ?.....

Les vacances venaient de commencer. Mais j'avais pris le jeu en dégoût. Mon sommeil était peuplé de cauchemars. Aux repas, je ne mangeais plus, j'avais l'estomac comprimé par une main de fer.

Pour fuir les questions de mes parents, alarmés à juste titre, je passais dans la campagne la majeure partie de mes journées. Fuyant également la société joyeuse de mes jeunes camarades, je m'enfonçais sauvagement dans les bois, et là, étendu sur l'herbe, je me livrais à des crises de sauglots qui ne me soulaçaient même pas....

Après six semaines de cette existence, je n'étais plus que l'ombre de moi-même. Le médecin et le curé du village, consultés, y perdaient leur science. Toutes les mères plaignaient la mienne. De vieilles paysannes allaient jusqu'à suggérer, le soir, au seuil des portes, "qu'un jeteux de sort pouvait bien avoir passé par là !...."

Un jour, comme je traversais la place de l'église, une femme me dit, en me montrant un triste groupe en deuil : —Tu es pourtant heureux, toi, Robert : tu as tes bons parents !... et tu les désolés par ta tristesse... Regarde ces pauvres petits... et plains-les : ils n'ont plus de père....

Sous un rayon de soleil qui ne parvenait pas à les égayer, une femme en deuil marchait, donnant la main à deux fillettes, dont l'aînée paraissait avoir huit ans, tandis qu'un petit garçon de trois ans à peine, tout rose et blondin en de pauvres vêtements de noirs, s'accrochait à sa jupe....

—Vois-tu, poursuivait mon interlocutrice, c'est la veuve de ce malheureux charretier dont la mort subite a fait tant de bruit à Noiseville... Dame ! toute la nichée se trouve sans pain ; et la mère va sans doute implorer la charité bien connue de notre curé... Ah ! la vie est dure, des fois !... C'est pourquoi tu devrais t'estimer heureux, toi, mon ami !....

Je m'enfuis presque pour ne plus l'entendre... et pour ne plus voir le groupe noir....

Le mal secret que je portais en moi venait de s'aggraver... Toujours, je reverrais cette veuve, ces orphelins, réduits à la misère par ma faute... par mon crime !....

Toujours !... C'est ce mot là qui fait l'enfer.

J'étais arrivé sur les bords de la petite rivière.... Elle coulait, fraîche et bleue, sous les arbres que rouillait l'automne... A travers les trouées du feuillage, le soleil faisait pleuvoir sa lumière....

Comme il eût fait bon être un enfant libre et insouciant ainsi qu'autrefois !... Que de bonnes parties de pêche et de baignades j'avais faites dans cette rivière... Mais je ne m'en souvenais même plus....

Je ne me souvenais plus de rien, à vrai dire, dans ce moment là : ni de mes parents si bons, ni de Dieu, ni de sa Loi, qu'on m'avait apprise....

L'idée fixe avait dérangé mon cerveau trop faible pour la subir... Je ne pouvais plus vivre, moi qui avais ôté la vie !....

Je regardai la rivière d'un œil égaré... et machinalement je m'y laissai tomber.....

* *

Si, dans mes rêveries d'enfant, je m'étais quelquefois représenté l'autre monde, ce n'était pas sous la forme d'une chambre confortable. Je ne pensais pas qu'il y eût — surtout pour un coupable tel que moi — de grands lits blancs et moelleux comme celui où j'étais étendu... ni, sur le mur, de gros coucou de bois à fleurs peintes, dont le tic-tac mesurait l'éternité.....

Je fis un mouvement, et j'aperçus alors, avec surprise, Nicolas Leblanc, un brave garçon d'une vingtaine d'années, qui demeurait avec sa vieille mère. Me voyant bouger, il vint se pencher sur moi....

—Eh bien, Robert, me dit-il d'une voix anxieuse, comment te sens-tu ?

—Je ne suis donc pas mort ? m'écriai-je naïvement.

—Dame ! il paraît ! Mais tu sais, gamin, sans me vanter, tu me dois une fière chandelle !... Si j'étais passé une minute plus tard....

La conscience de la réalité me revenait.

—Oh ! Nicolas, pourquoi m'avez vous sauvé ? murmurai-je en gémissant. Je voulais mourir !....

Le visage de Nicolas Leblanc exprima une stupéfaction mêlée de sévérité.

—Comment ? Que dis-tu ? Mourir, tu voulais mourir ?... et moi qui croyais à un accident, à une imprudence....

Je pleurais sans répondre.

—Petit malheureux ! continua-t-il... tu ne songais donc pas à tes parents ?....

—Je suis tellement désespéré !... Si vous saviez !....

—Voyons, ce n'est pas naturel !... Il y a quelque chose là-dessous... Si tu as un secret, confie-le moi... je te jure, sur l'honneur, qu'il restera entre nous. Justement, ma mère n'est pas à la maison.

—A quoi bon ? Vous n'y pouvez rien !....

—Eh ! qui sait ?....

—Personne n'y peut plus rien, à présent ! Il faut que je meure aussi.....

Et, emporté par mon désespoir, je déchargeai mon cœur avec une entière sincérité.

Nicolas m'avait écouté sans m'interrompre, avec un intérêt profond et croissant.

—Robert, dit-il, tu as commis une faute en gardant ces dix francs. Ne connaissant pas leur propriétaire, mieux vaudrait les porter à M. le Curé pour ses pauvres... Mais, écoute-moi bien : tu ne devais pas les rendre à César....

—Je ne... devais pas ? balbutiai-je.

—Non ; car ils ne lui appartenaient pas. Ecoute encore ceci : ce même jour, le 10 juillet dernier, je me trouvais au cabaret, (oh ! tout à fait par hasard : tu me connais...) lorsqu'un charretier entra à son tour, et demanda du vin, puis de l'eau-de-vie. En buvant, il devint bavard, vantard, montrant à tout le monde une somme d'argent contenue dans son mouchoir... Je le vois, étalant ses billets de banque et ses pièces de cent sous en argent, tu m'entends ? Je te jure qu'il n'y avait pas un seul jaquet.

—Mais alors ?.....

—Alors, que veux-tu, le malheureux n'avait déjà plus la tête à lui !... Au moment où je quittai le cabaret, il était attablé avec d'autres, et sans doute entamait une des pièces de cent sous !.....

—Mais... les dix francs ? Je n'ai pas rêvé pourtant !... Je n'ai rêvé ni ma trouvaille, ni ma faute... ni cette horrible fête.....

—Je n'ai pas rêvé non plus, dit tranquillement Nicolas, que ma poche avait un trou, et que j'ai eu le chagrin de perdre, précisément le même jour, une belle pièce de dix francs toute neuve sur cette route où j'avais passé un peu avant toi.

Quand on a vécu, près de deux mois avec une idée qui ne vous a pas laissé une heure de trêve, il est difficile de s'en délivrer tout d'un coup. Je restais stupide.

—C'est donc moi seul que tu as frustré, résuma Nicolas Leblanc. Voyons, respire une bonne fois !... Mais tu vois ce que c'est que de prendre le bien d'autrui : le malheureux charretier a payé de sa vie une minute d'égarement. Et tu allais mourir aussi sans mon intervention.....

Je continuais à pleurer ; mais je commençais à comprendre... l'horrible fardeau ne pesait plus sur ma poitrine.

—Tu as expié ton indécatesse, continua mon bon sauveur. Aussi, ces damnés dix francs, je t'en fais cadeau de grand cœur. Que tout cela reste entre nous comme le secret de la confession. N'en parle pas à ton père, qui ne plaisante pas sur la probité !..... Le pauvre homme se générait pour me rembourser... Non, il ne faut pas, tu me les rendras plus tard si tu veux, quand tu gagneras de l'argent, je te fais crédit jusque-là ; mais promets-moi d'être un vrai honnête homme...

—Oh ! je vous le jure ! m'écriai-je en joignant les mains dans un élan de reconnaissance.

* *

Notre vieil ami fit une courte pause, puis il ajouta simplement :

—" J'ai tenu parole. Plus tard, ayant acquis l'aissance, j'ai tenu à effacer ma faute d'enfance, en faisant un peu de bien autour de moi... Et tout jeune ayant fait l'apprentissage du remords je me suis efforcé de n'avoir plus jamais à le redouter."

HENRIETTE BEZANÇON.

NOTRE GALERIE NATIONALE

Tous ceux que le problème de l'existence de notre race préoccupent sont d'accord à proclamer la nécessité de vulgariser la connaissance de notre histoire. Or, pour atteindre ce but, il n'existe pas de meilleur moyen que la gravure. Voilà pourquoi la publication de notre galerie nationale a mérité l'approbation du public. Nous avons reçu de nombreuses lettres nous félicitant d'avoir mis cet heureux projet à exécution. Forts de cet encouragement, nous allons tâcher de rendre cette galerie aussi complète que possible, et nous avons l'espoir qu'elle deviendra un véritable monument élevé à la gloire de notre nationalité. Le choix judicieux des portraits, leur apparence artistique, leur grandeur uniforme, la notice biographique qui les accompagne, tout en un mot, concourt à en faire une galerie unique et précieuse que tous les Canadiens-français, tous les patriotes, devraient encourager en la recommandant.

PORTRAITS PARUS JUSQU'À CE JOUR

Numéro du journal	Portrait
847	Louis-Joseph Papineau
848	Jeanne Mance
849	Mgr Louis-François Lafleche
850	Faucher de Saint-Maurice
851	Samuel de Champlain.
852	Sir George-Etienne Cartier.
853	Marie-Madeleine de Verchères.

Ceux qui sont courageux savent vivre et mourir sans gloire.—VAUVENARGUES.

Rien n'est doux comme le mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre cœur, pour lui dire un secret.—BOSSUET.

Mémoires intimes

MON CANTON

IV

Jusqu'ici je n'ai essayé de peindre que la physionomie de mon canton, en été ; il avait cependant son cachet d'hiver aussi.

La haute falaise, qui le dominait et se dressait derrière lui comme un décor de fond, était presque partout boisée du haut en bas, mais elle présentait par-ci par-là certaines coulées à nu dont le voisinage devenait quelquefois dangereux dans la saison des neiges.

Au sommet de ces coulées, le tourbillon neigeux, poussé par le revolin des rafales, amoncelait d'immenses volutes menaçantes ; et quand le poids de celles-ci devenait trop lourd, la masse en surplomb se détachait soudain, et l'avalanche roulait jusqu'en bas avec un bruit de tonnerre, et parfois avec des effets désastreux. Cela s'appelait un *déboûlis*, et rien n'était plus redouté.

Une fois — un dimanche matin — les passants qui allaient à la messe trouvèrent six personnes de la même famille ensevelies sous la neige et les décombres de leur maison.

Une autre fois, ce fut un enfant de deux ans qu'on trouva sans vie sous une épaisseur de quinze pieds de neige. On racontait à ce sujet toute une légende macabre.

Il y avait une de ces coulées à quelque cinq cents pieds de chez mon père. Trouvant le terrain moins cher à cet endroit, un nommé Narcisse Bégin était venu s'y construire une maison, en se moquant des avertissements.

Le premier hiver qu'il y passa avec sa femme et ses deux enfants lui coûta cher.

Une nuit, par une de ces rudes tourmentes neigeuses si communes dans la région de Québec, nous fûmes éveillés en sursaut par un fracas épouvantable.

— Mon Dieu ! s'écria mon père, ayez pitié des pauvres gens !

Et pendant que le reste de la maisonnée se mettait en prière, mon père, accompagné de ce frère d'adoption dont j'ai parlé précédemment, partait, armé de pelles, pour secourir le pauvre voisin.

La maison n'était pas démolie, mais elle avait reculé de dix pieds ; les fenêtres étaient enfoncées, et la malheureuse famille se débattait sous les monceaux de neige qui avaient envahi tout l'intérieur, renversé le poêle et bousculé pêle-mêle meubles, lits, couchettes et berceaux.

La maison fut reconstruite, mais je n'ai pas besoin de dire que ce fut un peu plus loin.

L'hiver nous amenait une industrie spéciale dans notre canton : celles des canotiers passeurs, faisant le trajet entre Québec et Lévis à travers les glaces flottantes.

J'ai décrit ailleurs ce mode de navigation dans lequel les canotiers de Lévis faisaient preuve d'un grand courage et d'une grande habileté, car le métier avait ses difficultés et même ses périls.

Les canotiers de notre canton faisaient concurrence à ceux du *Passage*, c'est-à-dire à ceux dont les quartiers se trouvaient en droite ligne vis-à-vis Québec. Ils se divisaient, en outre, en deux familles — ou en deux camps si vous aimez mieux — qui se faisaient une concurrence encore plus acharnée l'une à l'autre.

C'étaient les Lemieux et les Saint-Laurent. Les Capulets et les Montéguts du canot.

Et le plus curieux, c'est que toute la population prenait part à cette rivalité. Tous étaient des Saint-Laurents ou des Lemieux — les femmes comme les hommes — même les individus qui ne traversaient pas le fleuve de l'hiver.

Pas besoin de dire si, partageant les sympathies de leurs parents, les enfants avaient aussi chacun leur parti. D'autant plus que, chez eux, l'interven-

tion n'était pas simplement platonique : elle amenait de l'eau au moulin — c'est-à-dire qu'ils recrutaient des passagers.

Voici comment nous nous y prenions — car moi aussi j'étais dans les rangs.

Pour aller vendre leurs denrées sur le marché de Québec, les cultivateurs du comté de Lotbinière devaient nécessairement passer par nos endroits. Il s'agissait de les saisir au passage et de les convaincre.

Nous avions de part et d'autres des arguments qui nous semblaient irrésistibles, mais qui n'avaient pas l'air de faire un bien grand effet sur les esprits. En général, c'étaient plutôt les manières insinuant et les bonnes grâces de l'avocat qui l'emportaient — tantôt pour les Lemieux, tantôt pour les Saint-Laurent.

Le marché conclu, nous montions en voiture à côté du client, et nous l'amenions au bercaïl, avec autant et plus de satisfaction qu'un général qui vient de gagner sa première bataille.

Nous allions ainsi quelquefois très loin au-devant des trainaux chargés de porcs, de volailles, de pommes de terre ou de sucre d'érable ; mais les pas ne nous coûtaient point quand il s'agissait de faire triompher la bonne cause.

Combien de grands enfants de nos jours gaspillent encore plus de zèle et d'énergie en faveur de causes guère plus importantes ! Enfants grands et petits, chacun sa lubie, chacun son hochet, chacun sa marotte ! Ne rions pas trop les uns des autres.

A propos d'hivers, certaines gens prétendent que ceux-ci n'étaient pas plus rigoureux alors qu'ils ne le sont aujourd'hui. Je ne partage point leur opinion : les hivers d'il y a cinquante ans étaient plus beaux, parce qu'ils étaient plus secs ; mais ils étaient certainement beaucoup plus froids.

Une année — c'était, je crois, en 1847 — nous eûmes une grosse pluie, de Noël au jour de l'An. Or le fait était tellement insolite, que j'ai entendu des vieux dire que cela s'était déjà vu, que leurs grands-pères avaient eux aussi vu de la pluie en hiver. Qu'on songe maintenant que la pluie en hiver n'a rien de plus étonnant pour nous que le tonnerre en été !

Et les glaces du fleuve donc ! et les débâcles du printemps !

Souvent le flux et le reflux roulaient les banquises à pleins bords, d'une rive à l'autre.

Cela me rappelle une chose tragique.

Un soir, à la brune, une rumeur avait couru : on avait, disait-on, aperçu un homme seul sur la glace flottante, emporté par la marée.

Le froid était très vif, la nuit noire, le courant impétueux, et les glaces se heurtaient, se refoulaient, se culbutaient au large avec un bruit sinistre.

Vers dix heures un homme entra chez nous :

— On l'entend, dit-il, écoutez ! . . .

Nous sortîmes, et en effet, parmi la grande rumeur du fleuve et les lamentations du vent dans la falaise, nous entendîmes des cris de détresse à nous figer le sang dans les veines.

J'ai encore dans l'oreille cet appel désespéré qui allait en s'affaiblissant dans le lointain, à mesure que le courant entraînait le malheureux.

Nous nous jetâmes à genoux, et nous dîmes le cha-pelet pour celui qui allait mourir.

C'était un homme de Saint-Gilles, un Irlandais pris de boisson, qui, arrivé sur le bord du fleuve à New-Liverpool et trouvant la glace étale, avait cru prendre le chemin le plus court pour se rendre à Québec. Le flot le ramenait vers son point de départ. Jamais nous ne sûmes ce que l'infortuné était devenu.

Mais si le fleuve déchaîné était terrible, il devenait bien paisible et bien beau, lorsque sa carapace de glace le tenait prisonnier — lorsque "le pont était pris", suivant l'expression locale ; surtout lorsque les

banquises, solidifiées du côté de Saint-Nicolas, laissaient la surface polie du grand fleuve se geler en une immense lame de glace vive.

Alors c'était plaisir à voir les escouades de patineurs, les bateaux à patins, les chevaux trotteurs et les brillants équipages rayer en tous sens la nappe miroitante, au son des grelots retentissants.

Ils étaient énormes les grelots de l'époque. Ils pesaient, rangés par ordre de grosseur, à une courroie bouclée autour du cou du cheval. J'en ai vu qui avaient bien trois pouces de diamètre ; petits et gros s'harmonisaient ensemble, et sonnaient comme un carillon de cathédrale.

Que voulez-vous, c'était la mode. Et il y en avait bien d'autres modes d'hiver encore plus excentriques que celle-là, à cette époque de mon enfance.

Les immenses manchons en peau d'ours de nos grand-mères avaient fait leur temps ; des boas comme ma jambe, et qui traînaient par terre, nous avaient succédé.

On était loin des chapeaux coquets d'aujourd'hui. Nous ne connaissions encore que la *thérèse*, la plus gracieuse enveloppe dont la mode ait jamais fait usage pour défigurer cette créature du bon Dieu qu'on appelle la femme.

Mais c'était la coiffure orthodoxe ; quand la mode féminine s'avisa de porter des *casques*, cela fut détesté du haut de la chaire.

Les hommes, eux, portaient des queues de vison, de martre ou de renards sur leurs bonnets de fourrure.

Vous voyez d'ici cette queue de bête se jodelant de côté et d'autre à chaque mouvement de celui qui la portait. Que les modes sont donc parfois stupides !

On rapporte qu'un curé d'esprit, qui aimait les choses à leur place, disait un jour à ce propos :

— Mes frères, croyez-moi, si le bon Dieu avait voulu vous faire porter des queues, ce n'est pas sur la tête qu'il vous les aurait mises.

Mais s'il y avait des modes ridicules, elles se réalisaient par certaines coutumes traditionnelles qui avaient un côté social bien charmant.

Ainsi, quand il se tuait un porc dans notre canton — ce qui arrivait principalement dans le temps des fêtes — quand on "faisait boucherie", suivant l'expression du temps, on envoyait invariablement

aux amis particuliers et aux plus près voisins, un plat de saucisses, quelques boudins, une flèche de porc, une échinée — un *soc* dans le langage du pays — ou toute autre pièce de choix, toujours bien reçue, à charge de revanche.

Chacun son goût, mais moi je trouve ces vieilles mœurs-là délicieuses.

Et puis il y avait les *fricots*.

Le fricot était un repas prié que les gens à l'aise offraient à leurs amis, gogailles somptueuses, véritables régales de sardanapales, où les tables croulaient sous l'abondance des mets, et dont les rogatons pouvaient nourrir dix familles pour le reste de l'hiver.

Car ils festoyaient ferme nos compatriotes du temps.

Et entre deux trinquées, on chantait les vieilles chansons de France.

C'est dans un de ces fricots que j'ai entendu pour la première fois : *Charmante Gabrielle* — *La mer m'attend* — *Un vieux marin* — *Te souviens-tu ?* disait un capitaine — et enfin ce résumé populaire de la légende napoléonienne :

Avant de quitter le rivage
Où dort pour jamais le héros,
Bertrand sur le rocher sauvage
A sa tombe adresse ces mots :
— C'est donc là que le roi du monde
A vu ses beaux jours se flétrir !
Sur un roc au milieu de l'onde
Le destin le force à périr.
Ah ! donnons-lui, compagnons de sa gloire,
Seulement une larme, un regret par victoire,
Et plus que lui jamais Français
N'aura coûté de pleurs et de regrets !

Vers exécrables si l'on veut, mais comme on les débitait d'un gosier enthousiaste !

Il va sans dire que ceux qui avaient été invités à un fricot étaient tenus de faire fricoter les autres à leur tour.

Tout naturellement aussi, les oublis créaient des mécontents. Témoin ce brave homme qui aurait pu rendre des points à tous les Calinos de la création. Il y avait eu plusieurs fricots dans son voisinage, et pour une raison ou pour une autre, il n'avait été prié nulle part.

— C'est parfait, dit-il, je vais en donner, moi aussi, un fricot, et je veux être pendu si j'invite quelqu'un !

Les gens à l'aise n'étaient pas les seuls du reste, qui se promissent de festoyer ; et ceci me fournira une anecdote pour le mot de la fin.

Quand le "pont était pris" devant Québec, cela nous amenait tous les lundis un surcroît de mendiants du fond de Saint-Sauveur.

Leur formule invariable était celle-ci : "Pourriez-vous me faire la charité pour l'amour du bon Dieu et de la bonne Vierge, j'ai-t-un bon billet, et je prierais le bon Dieu pour vous."

Cela se débitait sur un ton dolent et avec des airs de meurt-de-faim au dernier période de la maladie.

Si vous entamiez la conversation, par exemple, une surprenante métamorphose s'opérait de suite. Accent, démarche, attitude, tout se transformait comme par enchantement ; d'aucuns de ces mendiants révélèrent même un caractère tout à fait jovial.

Parmi ces derniers se trouvait un vieux du nom de Bigaouette, qui faisait son apparition chez nous tous les lundis, régulier comme une horloge. Une fois il nous arrive en sus le vendredi.

— Mais, lui dit mon père, vous êtes déjà venu lundi, si je ne me trompe pas.

— C'est vrai, répond le bonhomme, mais j'avons eu gros de dépenses à la maison c'te semaine. Vous savez c'que c'est que les Jours-Gras, et pi je mariais ma fille ; il a ben fallu faire un petit fricot, c'pas.

— Vous avez marié votre fille ? A-t-elle trouvé un bon parti au moins ?

— Ah ! pour ça, y a rien de mieux dans Saint-Sauveur.

— Qui ? Quest-ce qu'il fait, le jeune homme ?

— Il demande son pain comme moi, mais il a une façon de se présenter ben rare.

LOUIS FRÉCHETTE.

LA CIGALE ET LA FOURMI

La réputation, bonne ou mauvaise, des animaux, comme celle des hommes, tient souvent à des circonstances bien insignifiantes en apparence. Un mot, une phrase d'un écrivain populaire, répétés sans contrôle par les générations qui se succèdent, sont bientôt acceptés comme article de foi par le public, et le préjugé, lorsqu'il est établi, devient très difficile à combattre et à détruire.

C'est ainsi que, depuis La Fontaine, deux insectes qui ne méritent en aucune façon le mauvais renom que, dans une de ses plus jolies fables, leur a imposé le grand écrivain, représentent, dans la croyance populaire, l'un la paresse insouciant, l'autre le travail, l'économie et l'égoïsme. Je veux parler de la cigale et de la fourmi.

Certes, nul plus que moi n'aime et n'admire l'immortel fabuliste, mais je dois cependant reconnaître que, s'il a souvent entendu parler les animaux, il les a quelquefois bien mal compris. D'après lui, la cigale serait une petite personne paresseuse et imprévoyante, amie de la musique et du soleil, chantant tout l'été, sans se préoccuper de s'assurer des provisions pour la mauvaise saison, et se nourrissant de grains, de vermineux et de mouches. Or, rien n'est plus inexact. La cigale, il est vrai, aime à chanter pendant l'été, mais elle n'a besoin en aucune façon de faire ses provisions pour l'hiver, attendu que, pendant la saison rigoureuse, elle meurt ou s'endort d'une sorte de sommeil léthargique. Il lui serait difficile, du reste, de se constituer une réserve pour l'hiver, puisque sa seule nourriture est la sève des arbres ou le suc des feuilles, et qu'elle serait fort embarrassée de grains ou de vermineux, que son appareil buccal ne lui permettrait pas de s'assimiler. Laissons-la donc chanter et se chauffer au soleil, puisque, plus heureuse que bien

d'autres êtres, Dieu lui a donné ce qui est nécessaire à sa vie sans l'obliger à demander sa nourriture au travail.

Les cigales sont généralement d'une assez grande taille, leur corps est gros et court, leurs antennes petites et leurs ocelles, ainsi que leurs yeux, très développés. De grandes plaques recouvrent, sous l'abdomen des mâles, leur appareil musical.

"L'appareil du chant des cigales, dit M. Emile Blanchard, est fort remarquable. Il n'existe rien d'analogue ailleurs. C'est un appareil situé à la base de l'abdomen, qui consiste en deux cavités, recouvertes chacune séparément par une sorte de volet, susceptible de se soulever et de s'abaisser. A l'intérieur, les deux loges, séparées par une cloison offrent, en avant, une membrane molle, et en arrière une membrane mince, tendue, que l'on nomme le miroir. De chaque côté, une membrane plissée, appelée la timbale, adhérente à une pièce triangulaire de consistance solide. Des muscles puissants, attachés à cette pièce, mettent la timbale en vibration. Le son se produit dans la cavité et résonne avec plus ou moins de force, suivant que les volets s'élèvent ou s'abaissent. Les femelles sont muettes ; elles n'ont qu'un appareil musical rudimentaire."

La cigale est très abondante en Provence et dans toute la région méridionale où les poètes locaux l'ont adoptée comme emblème. Son chant, rauque, désagréable, et qui rappelle le cri strident d'une faux qu'on aiguise, plaisait beaucoup au Grecs. La mythologie avait sur elle une fable ingénieuse. Platon raconte, dans son Phédon, que quelques hommes, séduits par la voix des Muses, s'étaient laissés tellement captiver par leurs chants qu'ils étaient morts de faim en les écoutant, et que les Muses, touchées de leur infortune, les avaient métamorphosés en cigales. Anacréon a consacré à la cigale une ode entière. Les femmes grecques en ornaient leurs cheveux, et certains hommes poussaient leur amour pour cet insecte aimé des dieux jusqu'à en faire leur nourriture. Peut-être les Grecs trouvaient-ils certaine ressemblance entre eux, qui aimaient à disserrer en se promenant sur la place publique, et ces oisifs ailés qui passaient leur vie à chanter au soleil.

Bien différente est l'existence des fourmis, si remarquables par la sûreté de leur instinct et cette sorte d'intelligence devant laquelle l'homme reste en admiration quand il la rencontre chez les animaux.

La Fontaine a été aussi injuste envers les fourmis qu'il l'a été à l'égard des cigales. "La fourmi, dit-il, n'est pas prêteuse," et à cette calomnie, il ajoute une insinuation malveillante : "c'est là son moindre défaut." Aucun animal, au contraire, n'est plus obligeant, plus dévoué, plus discret dans les services rendus que la laborieuse fourmi. On ne saurait trouver chez aucune autre espèce les sentiments maternels plus développés, une fraternité aussi idéale, une égalité plus parfaite. Elles s'entraident mutuellement, se partagent le travail, et font tout ce qui est en leur pouvoir pour se le rendre réciproquement plus facile et moins pénible. Chez elles, nulle hiérarchie, aucune ne commande, mais toutes obéissent à l'instinct du devoir. Certainement La Fontaine ne connaissait pas les malheureux insectes dont il parle si légèrement ; il prouve bien, du reste, son ignorance de leurs mœurs, lorsqu'il raconte que la cigale alla demander à la fourmi "quelques grains pour subsister jusqu'à la saison nouvelle." Or, la fourmi, pas plus que la cigale, ne saurait se nourrir de grains ; elle ne vit que de matières fluides ou molles. Si l'on trouve souvent des grains dans leurs demeures, c'est plutôt comme matériaux de construction qu'en vue de leur alimentation qu'elles les ont recueillis. Certains observateurs affirment, il est vrai, que les grains ramassés par elles germent sous l'influence de l'humidité et qu'elles en consomment les germes encore tendres ; mais ce n'est là, en tout cas, qu'un très faible appoint à leur alimentation.

Cette observation a été notamment faite par M. Traherne Moggridge, membre de la Société linnéenne de Londres, qui, pendant plusieurs printemps passés à Menton, a vu des fourmis couper des grains, les ramasser et les emmagasiner. Il prétend également les

avoir vues tirer de leurs fourmilières les grains mouillés par la pluie et en extraire le germe. Mais, cependant, il paraît constant que les fourmis ne font aucune provision pour l'hiver. Cette précaution leur serait d'ailleurs inutile, car en hiver elles ne mangent pas. A partir de la fin de septembre, elles commencent à devenir languissantes ; dans le courant d'octobre, elles se groupent et se forment en grappes au-dessus de la fourmilière sans paraître prendre aucun souci de leur nourriture, recherchant seulement la chaleur et disparaissant dès que le soleil se voile. Enfin, aussitôt que le froid arrive, c'est-à-dire à une température de zéro environ, elles s'engourdissent pour ne se réveiller qu'au printemps. M. Jules Levellois qui a, pendant plus de dix ans, attentivement étudié les mœurs des fourmis, déclare avoir souvent, pendant l'hiver, visité des fourmilières et n'y avoir jamais trouvé aucune provision.

Il est donc à peu près prouvé aujourd'hui, surtout par les observations de Huber et de Latreille, que les fourmis ne font aucune provision pour l'hiver ; mais cela ne veut pas dire qu'elles n'en font pas pendant la belle saison. Les fourmis sont essentiellement prévoyantes et économes. Elles savent que, pendant certaines journées, la pluie ou d'autres circonstances les empêcheront d'aller dans les champs à la recherche de leur nourriture. Si l'on enlève pendant l'été la toiture d'une fourmilière, on trouve ordinairement une ou deux chambres remplies de brins d'herbes, de bourgeons, etc. Ce n'est là qu'un excédent et un "encas" destiné à parer aux éventualités imprévues. Si les fourmis, dont la voracité est extrême, étaient obligées de puiser pendant longtemps à cette réserve, elle serait vite épuisée. Mais lorsque l'automne arrive et que la mauvaise saison s'approche, elles cessent de réunir des éléments de nourriture qui leur seraient inutiles, et leur habitation n'en renferme plus de trace.

Ce n'est donc pas par un sentiment d'égoïsme que la fourmi aurait pu refuser à la cigale l'aumône que celle-ci lui demandait et qu'elle n'aurait pu du reste utiliser, le mode de nourriture des deux insectes n'étant pas le même. L'égoïsme est un vice humain et que les bêtes ne connaissent guère. Quant aux autres défauts que le grand fabuliste attribue, sans les préciser du reste, au pauvre insecte auquel il a fait une si mauvaise réputation, je ne vois pas quels ils peuvent être. La fourmi ne peut inspirer que de médiocres sympathies à ceux qui ne la connaissent pas ; elle peut causer quelques dégâts assez insignifiants dans nos jardins, et même être quelquefois importune dans nos habitations. Mais lorsqu'on a étudié de près les mœurs de cet admirable insecte, l'organisation de sa communauté, les soins qu'elle prend de ses larves, son courage, l'intelligence réelle dont elle fait preuve dans toutes les circonstances de sa vie, on ne peut assez admirer la sagesse du Créateur qui a donné à chaque être vivant sa fonction spéciale dans l'organisation générale de l'univers, et semble avoir réservé pour ceux qui nous paraissent les plus infimes et les plus humbles les aptitudes les plus merveilleuses et l'instinct le plus développé.

CYRILLE DE LAMARCHE.

Deux fortes têtes accusèrent un jour un bon curé de leur avoir causé un dommage.

On se rend au tribunal et le curé se trouve assis entre ses deux accusateurs.

Comme celui-ci proteste énergiquement, avec des termes un peu durs pour les deux finauds :

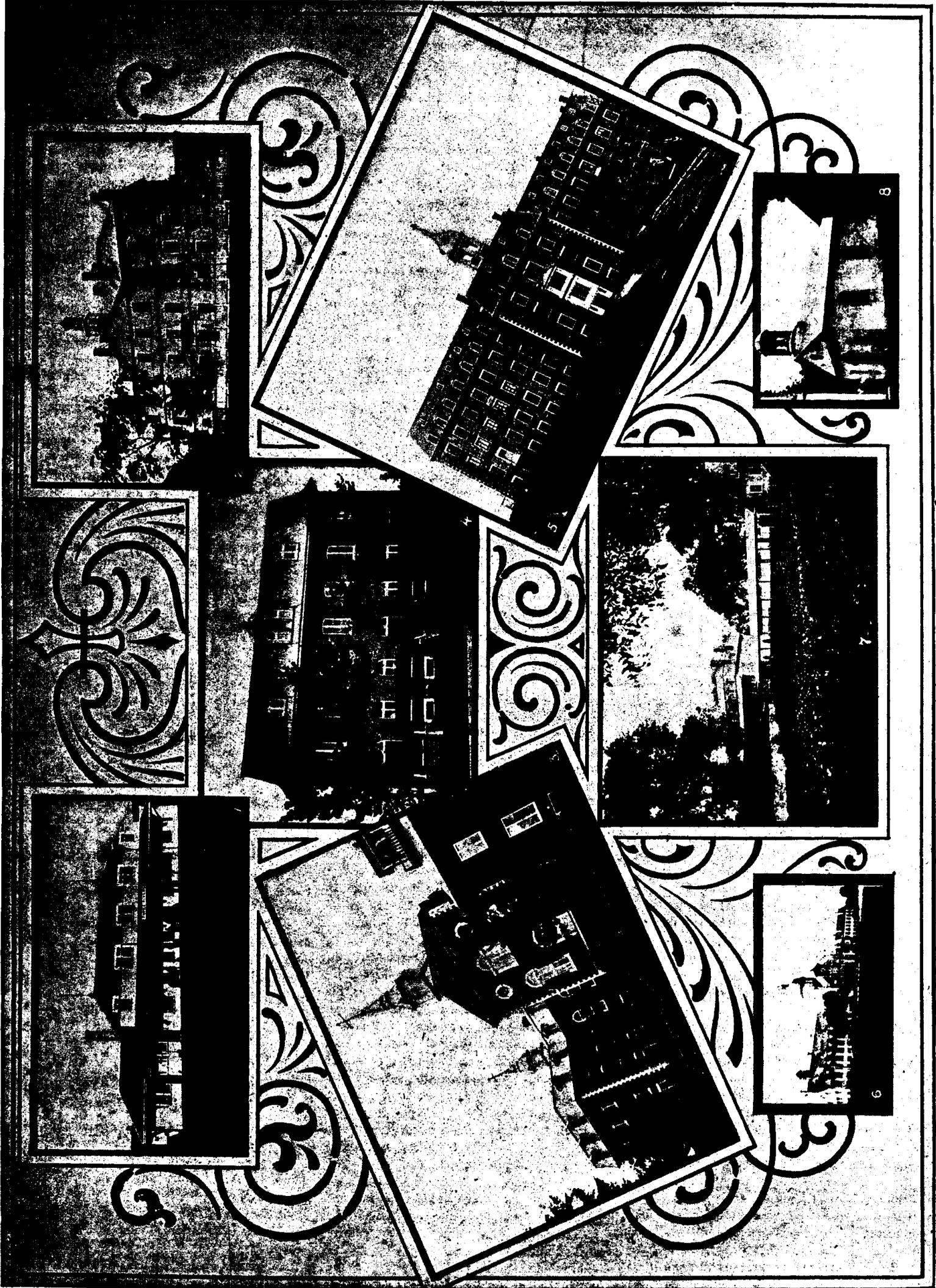
— Voyons, Monsieur le curé, fait le juge avec une pointe de malice, Notre-Seigneur a dit de marcher sur ses traces.

— Cela dépend, Monsieur le juge, du moment de sa vie où vous le considérez. Est-ce à sa naissance ou à sa mort ?

L'assistance ébahie, se demande où il veut en venir.

— Parce que, continue le prêtre, si c'est à sa naissance, il était entre deux bêtes, le bœuf et l'âne ; si c'est à sa mort, il était entre deux voleurs.

Tout le monde ne riait pas dans la salle.



1. La gare du C.P.R. ; 2. La prison ; 3. Couvent du Précieux-Sang ; 4. Ecole Saint-Philippe ; 5. Couvent de la Providence ; 6. Couvent des Ursulines ; 7. Ecoles des Frères ; 8. Ancienne église des Récollets

TROIS-RIVIERES EN 1900



1. Lucien Lajoie ; 2. Rob. Grant ; 3. E.-F. Panneton ; 4. Tel. Lymburner ; 5. Henri Godin ; 6. L.-D. Paquin, maire ; 7. Alex. Houliston ; 8. U. Carrignan ; 9. Nap. Jourdain ; 10. Frs Gélinas ; 11. Louis Badeaux ; 12. F.-A. Verrette ; 13. Dr L.-P. Normand

LE CONSEIL-DE-VILLE DES TROIS-RIVIERES

MÈRES DE FAMILLES LISEZ CECI !!!

Permettez Mesdames de vous dire en deux mots les bienfaits du sirop "**Le Sommeil des Enfants.**" Il arrête les vomissements et la diarrhée. Il soulage les enfants de leurs coliques. Il donne un sommeil doux et paisible. Enfin il donne à l'enfant, **la santé,** et par suite la joie et le repos à la mère.

En vente chez tous les Pharmaciens et Epiciers.

PÈRES DE FAMILLES LISEZ CECI !!!

La dyspepsie est certainement l'une des maladies que l'on rencontre le plus souvent chez l'homme. Sa manière de vivre, ses nombreuses occupations et préoccupations, la rapidité avec laquelle il prend ses repas, etc., sont autant de causes qui amènent la dyspepsie avec son cortège de maladies et de misères. Si vous avez le malheur de souffrir de cette terrible maladie ne vous découragez pas, mais achetez une fiole des **Petites Pilules Purgatives Roses Peltier** et vous serez surpris de ce qu'elles produiront chez vous.

PRIX 25 Cents LA FIOLE. Envoyés Franco par la Malle.

ADRESSEZ :

Pharmacie Canadienne

148 Rue Notre-Dame, Trois-Rivières, P. Q.

J. A. PELTIER, Pharmacien.

ATTACHÉ A L'ÉTABLISSEMENT

M. A. D. DECELLE, Opticien Diplômé, sera à la disposition du public du 1er au 8 de chaque mois, à la PHARMACIE CANADIENNE, où il examinera la vue des clients et leur fournira des verres convenables, avec ou sans montures.

Satisfaction Garantie. Prix Modérés.

TELEPHONE NO. 144.

N. GELINAS & FILS

MARCHANDS-TAILLEURS

3 - RUE DES FORGES - 3
TROIS-RIVIERES.

Hardes Faites, Valises, Cols, Cravates, Chapeaux, Etc., Etc.

Chemises pour hommes dans les derniers goûts.

Cols et Cravates de la dernière mode de New-York, Paris, Londres, etc.

...AVIS...

Rendez-vous en foule au **Magasin du Peuple**, durant l'Exposition qui aura lieu du 8 au 15 Septembre; pour profiter de la grand réduction sur tout le stock de **Chaussures.**

AVIS AUX MARCHANDS—Demandez ma liste de prix pour les claques "Jacques-Cartier" et "Goodyear's Patent," avant que d'ordonner ailleurs.

T. DASSYLVA, Propriétaire

Le seul magasin fashionable de
Bijouteries et d'Argenteries.....

ARTHUR BERGERON

30 RUE DES FORGES

(En Face du Marché)

TROIS-RIVIERES.

MONTRES, HORLOGES, BIJOUTERIES, Etc.

Choix varié et de goût pour Cadeaux de tous genres.

LUNETTES!! LUNETTES!! LUNETTES!!

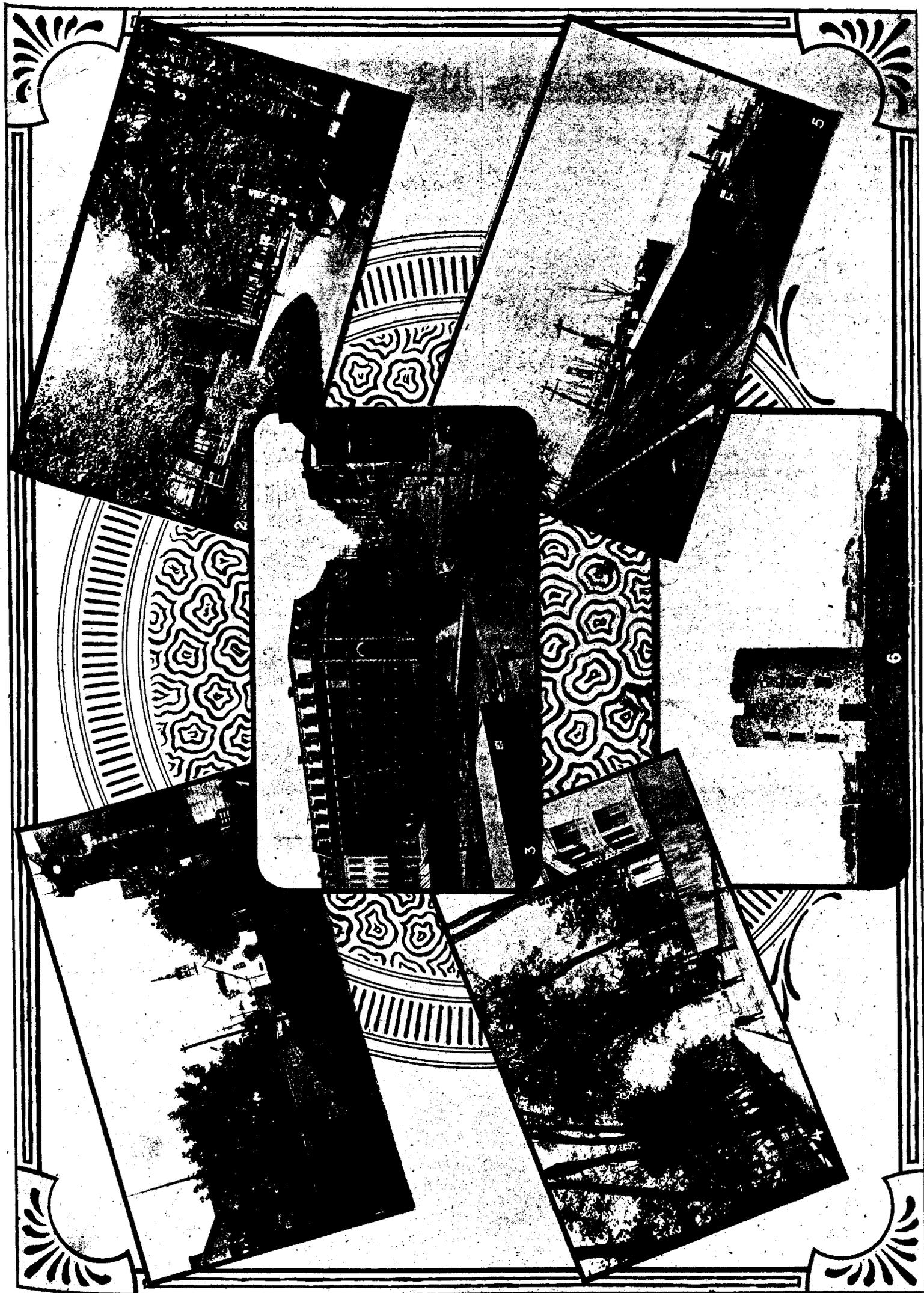
Un opticien diplômé est attaché à l'établissement, où on est en état de donner satisfaction complète aux clients qui voudront se faire examiner la vue.

L'ASSORTIMENT des MONTURES en OR, ARGENT, est des plus complets

A. BERGERON

30 RUE DES FORGES.

En Face du Marché.



1. Rue du château et la vieille église paroissiale ; 2. Une vue du parc Champlain ; 3. L'entrée de la rue du Platon ; 4. Le boulevard Turcotte ; 5. Le port ; 6. Le moulin à vent de la banlieue

TROIS-RIVIERES EN 1900

Nous regrettons n'avoir plus de vignettes des principales maisons des Trois-Rivières et représenter aux lecteurs du *Monde Illustré* le local où se fabrique les célèbres **Cachets contre le Mal de Tête, de William**; ces magnifiques cachets guérissent les maux de Tête, de Dents, de Dos, etc., enfin toutes les **Douleurs Rhumatismales** ou **Névralgies** dont l'homme ou la femme souffre. Les mots "**Cachets Williams**" sont imprimés sur chaque cachet afin de prévenir la substitution.

Cette pharmacie populaire manufacture aussi le "**Vin aux trois Quinquinas Williams**" qui est un composé très efficace pour renforcer les personnes faibles, empêcher la transpiration, aider la digestion et augmenter l'appétit. C'est un des meilleurs reconstituants offert au public.

Le **Sirop de Gaudron** avec 50 p. c. d'**Huile de foie de morue Williams**, spécifique pour **enrouement, toux, rhume, Etc.**, 30 cents la bouteille.

Le **Lait de Lis** de Williams, n'est pas un fard mais un curatif et nutritif diuque. Cette préparation si douce et si agréable est la préparation par excellence pour la toilette; guérit les **roussures, boutons, masques crevassés aux lèvres, nez, etc.** C'est un substitut agréable au Bay Rhum, pour les messieurs.

Cette pharmacie populaire tient l'agence pour les **Emplâtres Herbals** de Sœur Agnès. Les dames qui ont fait usage de l'Emplâtre Herbal de la Sœur Agnès en disent que des louanges. Par la malle pour 25 cents. La toilette n'est pas finie; si les cheveux grisonnent, l'**Eau Vénitienne**, vendue à la Pharmacie du Coin, Trois-Rivières, en empêche la chute, les nourrit et les noircit. 25 cents la bouteille.

Avant de donner un sirop quelconque à votre enfant, soyez certain qu'il ne contient pas de morphine, car ce narcotique est la ruine des enfants canadiens. Le Sirop du Dr Vidal, pour les enfants, contient ni morphine, ni belladone, ni opium.

Le pharmacien Williams a trente années d'expérience dans la pharmacie et est licencié pour New York, ainsi que pour Québec, gradué avec honneur au collège pharmaceutique de Montréal.

Son stock de pharmacie est très complet il offre le tout à des prix honnêtes. Une visite, s'il vous plaît.

Marchand - Tailleur
189 Rue Notre - Dame
Trois-Rivières.

JOS. LAMBERT

Assortiment complet de Tweeds anglais et canadiens pour habillements et pour pantalons.

Drap pour Paletot, Etc.

Modes nouvelles reçues tous les mois. Boutons de costumes pour dames et messieurs sur commandes et à très bas prix.

30 années de succès !

Voilà l'histoire de notre maison. Un commerce intégral avec une clientèle fidèle, ça été le pilier de nos affaires depuis 30 ans!

Nos clients sont, pour ainsi dire, nos amis. Nous faisons tout pour eux.

Toujours à l'affût du nouveau, du bon, du beau et du bon marché, nous n'offrons que ce qui convient aux acheteurs de bon goût et sachant économiser.

Prix fixes à nos comptoirs! Chaque article est marqué à sa valeur réelle. Un tout petit profit sur chacun, voilà notre méthode simple et honnête.

LE VRAI MAGASIN DES FAMILLES

Nos comptoirs regorgent de BONS BARGAINS et de bons clients.

Depuis 30 ans nous voyons les mêmes figures: preuve de satisfaction.

Nous avons vu aussi des légions de nouveaux acheteurs, qui viennent sur la recommandation de ceux que nous avons déjà servis.

C'est la notre plus bel éloge!

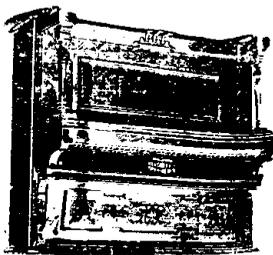
Bref, nous faisons une spécialité des choses de bon goût à bas prix.

Département spécial de chapeaux pour dames et enfants. Une **Modiste** à chapeaux est à la disposition des DAMES.

LAIJOIE FRERE & Cie

138, RUE NOTRE-DAME. TROIS-RIVIERES.

D. W. Karn & Co., Limited
WOODSTOCK, ONT.



Représenté par

C. A. Maguy, Agent, sera aux Trois-Rivières, tous les quinze jours.

Au
Magasin de Chaussures
Populaire et Fashionable
De Trois-Rivières

Arthur Guilbert

161, Rue Notre-Dame,
Trois-Rivières, P. Q.

Notre assortiment de **Chaussures, Ciseaux** et **Pardessus**, pour hommes, femmes et enfants, est le plus beau et le plus complet de la ville. Notre marchandise achetée aux meilleures maisons. Notre clientèle est toujours satisfaite de l'élégance, la qualité et le confort de nos chaussures.

Nous faisons une spécialité de **Chaussures fines pour hommes, et Chaussures sur commandes.**

Nous avons aussi une boutique de réparation attachée à notre magasin. Les prix sont les plus bas et l'ouvrage garanti.

Patronage sollicité

MAISON ETABLIE EN 1885.

JOS. GODIN & FILS

Marchands de Fer et Quincailleries

10 Rue Des Forges, Trois-Rivières.

Matériaux de Construction et de Marine, Fournitures pour Chantiers, Appareils pour Moulins, Scieries, etc. Poêles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine de toutes sortes. Un grand choix de Fusils, Cartouches et autres articles de Chasse et de Pêche. Outillage pour Forgerons, Menuisiers et Charpentiers. Matériel pour Peintre, etc., etc.

LE PLUS GRAND MAGASIN DE JOBS ET DE FONDS DE BANQUEROUTE

ET LE SEUL MAGASIN DEPARTEMENTAL DE LA CITE DES TROIS-RIVIERES.

Coin des rues Des Forges et Bordeaux,

PLACE DU MARCHÉ.

TROIS-RIVIERES

Nous avons voulu profiter de l'affluence d'étrangers de nos différentes paroisses du district, pour offrir aux populations, le plus complet et le plus bel assortiment qui se soit jamais vu aux Trois-Rivières. Qu'on lise nos listes de prix, et qu'on vienne voir nos marchandises. Venez un. Venez tous.

ETOFFES A ROBES

18 pièces Etoffes à Robes, nouvelles nuances, valant 12c. et 15c. pour 5 c
Cache-miroir noir et couleur, val. 18 et 20c. pour 12c
Serge couleur, large, valant 30 et 35c. pour 19 c
Beau plaid écossais, doub. largeur, val. 30c. pr 17 c

SOIES ET GARNITURES

30 pièces Soies brochées de couleur valant 40c. et 50c. pour 19 c
Velveteen noir et couleur, valant 35c. pour 19 c
Chiffons couleur, pour garnitures robes, valant 25c. pour 7c
Matinées, ce qui nous en reste, 50, 75c., \$100, pr 38 c

DIVERSES MARCHANDISES

Papier à lettres en boîtes de 18 feuilles et 18 enveloppes, valant 15c. pour 5 c
Papier collant, pour les mouches, val. 5c. pour 2c
Fil noir et blanc, le meilleur, le rouleau 2c

ARTICLES A 1 SOU

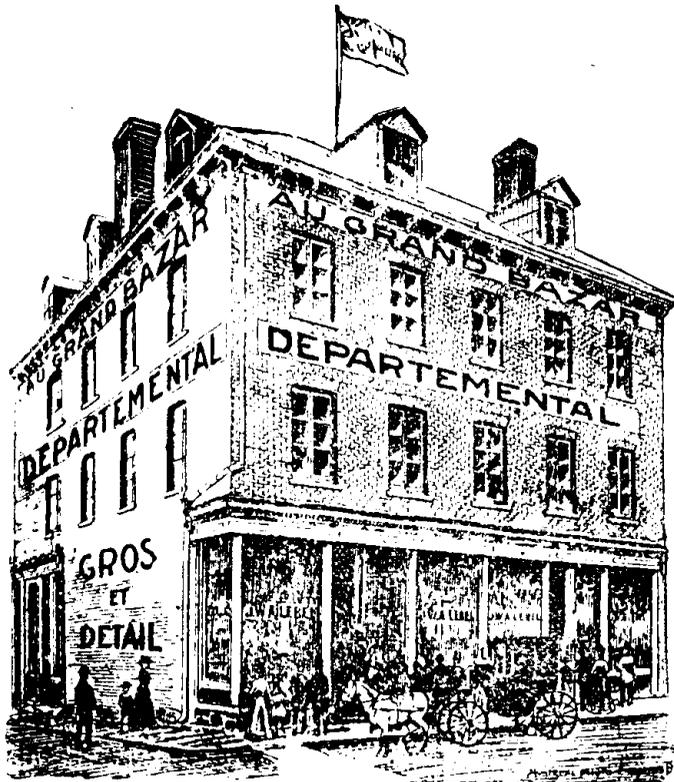
Mirais, couleurs, valant 5c. pour 1 c
Fillings, couleurs, valant 15, 20, 25c. pour 1 c
Dentelles brunes et blanches, val. 5, 6, 7c. pour 1 c
Boutons d'habits et vestes, val. 10, 15, 20c. pour 1 c
Collets pure toile, pour hommes, val. 10c. pour 1 c
Epingles admanantes, 15 rangées pour 1 c
Aiguilles ass. grandeur, papier de 25 aig. pour 1 c
Habillement complet de 3 morceaux, habit, veste et pantalon valant \$5.00 pour \$2.38

GRANITS

Cuillères à pots en bon granit, valant 18c. pr 10 c
Gobelets en granit blanc ou gris, valant 8c. pr 4 c
Bol à lait, avec bec, valant 25c. pour 15 c
Canard en granit, valant au moins \$1.25, pour 70 c
Soupières contenant 4 gallons, val. \$1.80, pour \$1.15

FERBLANTERIES

Assiettes à tartes, ferblanc pressé, val. 5c. pr. 2c
Lèchefrites à gâteaux, valant 15c. pour 6 c
Porte-ordure, belle grandeur, valant 10c. pour 6 c
Grand gobelet d'un demi-gallon, val. 15c. pour 10 c
Couloir à lait, de 20c. pour 13 c
Terrines à lait contenant une pinte, pour 5 c



CRISTAUX ET VAISSELLES

Assiettes en pierre, creuses et plates, valant \$1.00 la doz. pour 50 c
Verres à bière épais, belle forme, val. 5c. pour 3 c
Lampes, bonne grosseur, toutes montées, valant 5 c. pour 25 c
Lampes et braquettes p. passage, val. 60c. pr 25 c

FOURNITURES DE MAISONS

Portières en damas, gra. valeur à \$2.50, pour \$1.25
Net à rideaux, beau patron, valant 8c. pour 3 c
Poile à nappe, valeurs de 25, 35, 40c. pour 19 c
Serviettes de toilette, bord fantaisie, val. 5c. p. 2 c
Grands Couvre-pieds blancs, valant \$1.25 pour 63 c
Mousseline couleur p. rideaux, val. 10c. pour 4 c

GROCERIES

Mine grasse pour poêle, valant 10c. la bte pour 6 c
Corn Starch, paquet de 10c. pour 6 c
Poudre à pâte, paquet vendu partout 20c. pour 10 c
Empois, boîtes de 1 lb, valant 15c. pour 6 c
Thé Japon de 25c. la lb. pour 12c
Thé noir, la meilleure valeur de 40c. pour 20 c
Café moulu et bien frais, valant 40c. pour 15 c
Vaseline vendue dans les pharmacies à 15c. p. 5 c

MODES ET PLUMES

50 doz. chapeaux de paille pour dames et enfants, valant 50, 75c. et \$1.00 pour 5 c
3 boîtes Fleurs, roses, mugnets, marguerites, etc., valant 10, 25 et 40c. pour 5 c
Plumes noires d'autruches, belle valeur, 25c. p. 8c
Chiffons, une belle garniture pour chapeaux et robes, valant 25c. pour 7c

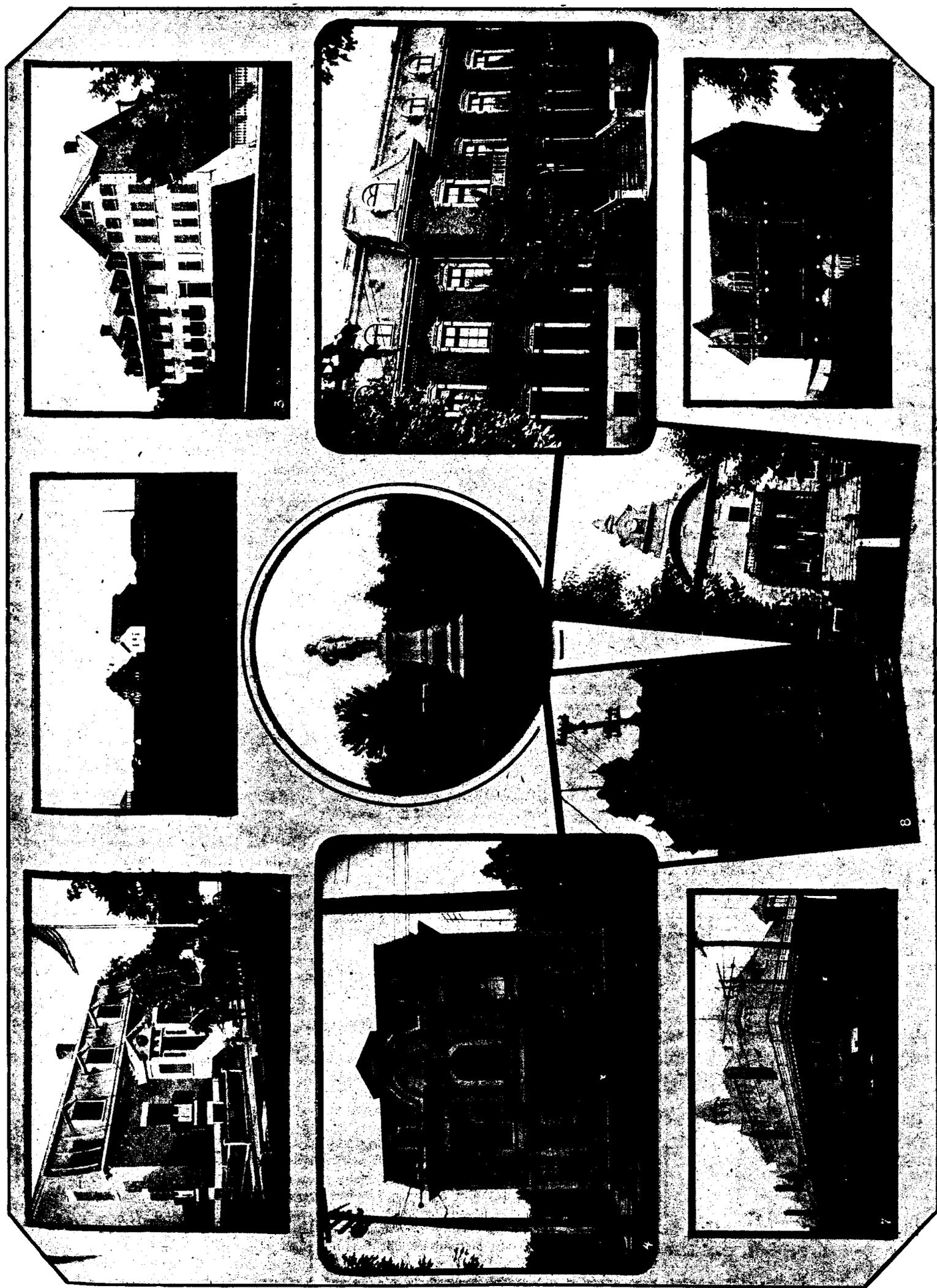
Tel est, un faible aperçu de l'immense assortiment que nous mettons à la portée du public trifluvien.

Nous avons fermé nos portes dans le cours de la semaine dernière pour placer le plus gros fond de banqueroute que puisse loger le local où nous tenons notre magasin général et départemental.

La seule place à bon marché - Prix définis! La seule place où vous montez complètement une maison, lingerie, verrerie, ustensiles de cuisine, etc., sans sortir de l'établissement. Le seul endroit où vous pouvez faire un choix judicieux et avantageux pour toutes sortes de marchandises, depuis votre salon à votre cuisine. Venez voir au

Grand Bazar Départemental,

Coin rues Bordeaux et Des Forges, Trois Rivières,
J. A. W. LEBEL, Prop.



1. Le Consulat Américain ; 2. Le terrain de l'Exposition ; 3. La douane ; 4. L'Hôtel des Postes ; 5. Le monument Laviolette ; 6. L'Hôtel de Ville ; 7. Le marché ; 8. La banque Hochelaga ; 9. Le Palais de Justice ; 10. Le poste de police et pompiers

TROIS-RIVIERES EN 1900

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mme ANDRÉE

PETIT BÉBÉ

Tout petit, tout frele, tout rose.
Tout gentil, tout blond, tout heureux,
Microscopique et langoureux,
Poings fermés et paupière close.

Un rien de chair tendre, où se pose
La gaze au contour vaporeux ;
Comme une haleine d'amoureux
Froie une sympathique rose.

Tout fier, tout calme, tout coquet,
Frais comme un tout récent bouquet
Qu'avril offre au cœur du poète.

Pur comme un rayon dérobé
A la lune aimable et discrète...
Oh ! l'amour de petit bébé !

ABEL LETALLE.

CHRONIQUE DU JOUR

Toutes les lectrices du *Coin du Feu* liront avec plaisir, j'en suis persuadée, quelques détails sur l'infortunée reine Marguerite que la balle d'un meurtrier a rendue veuve inconsolable, pleurant sur la tombe d'un époux aimé, et sur la jeune reine Hélène que ce même tragique événement place sur le trône d'Italie.

La reine Marguerite était bien charmante lorsqu'elle épousa, en 1868, à peine âgée de dix-huit ans, le fils de Victor Emmanuel : grande, gracieuse, belle et charmante, son mariage avait été un véritable roman.

Un an après venait au monde le prince de Naples, qui vient de recueillir l'héritage du trône ; la reine veilla elle-même sur son enfance avec la plus grande sollicitude.

« Le beau nom de *maman*, disait-elle à une grande dame italienne, m'est plus cher que celui de *reine*. »

Elle se plaisait à l'emmener partout avec elle et lorsqu'en voiture le *bambino* ne répondait pas assez gracieusement aux saluts et aux acclamations de la foule, la reine l'engageait à envoyer des baisers.

Dans la jolie petite ville de Monza, située à quatre heures de Milan, le roi et la reine faisaient chaque année un séjour de quelques semaines. Ils vivaient là tout à fait de la vie de famille, fuyant l'étiquette de la cour, montant à cheval ensemble et n'invitant que des intimes à dîner : des garden-partis avaient lieu, très suivis par la haute société.

La reine a un véritable tempérament artistique et aime les arts qu'elle cultive ; sa voix est belle et chaude ; elle a composé plusieurs poésies d'un sentiment exquis parmi lesquelles une *Prière à la Vierge* ; elle a peint, non sans talent, plusieurs tableaux.

Sa distraction favorite était le théâtre.

Les longs voiles de crêpe vont remplacer les élégantes toilettes dont la reine Marguerite aimait à se parer et après avoir souffert dans son cœur d'épouse, la mère, la reine va trembler maintenant pour son fils.

Pourquoi dit-on toujours : « Heureuse comme une Reine ? »

Voici, d'après un journal italien, une prière, avec récitation de chapelet, qu'elle aurait composée près de la couche funèbre du roi Humbert.

*Acte de dévotion en mémoire du roi Humbert
Mon Seigneur et époux bien-aimé*

CHAPELET :

Credo, Pater, De Profundis ! Parce qu'il fut miséricordieux envers tous suivant votre commandement, ô Seigneur, soyez miséricordieux envers lui, et donnez-lui la paix !

Les dix *Ave Maria, Pater, De Profundis !* Parce qu'il n'a jamais cherché que la justice, soyez charitable envers lui, ô Seigneur !

Les dix *Ave Maria, Pater, De Profundis !* Parce qu'il a toujours pardonné à tous, pardonnez-lui les erreurs inévitables à la nature humaine, ô Seigneur !

Les dix *Ave Maria, Pater, De Profundis !* Parce qu'il a aimé son peuple, et qu'il n'eut qu'une pensée, le bien de la patrie, recevez-le dans votre patrie glorieuse, ô Seigneur !

Les dix *Ave Maria, Pater, De Profundis !* Parce qu'il fut bon jusqu'à son dernier soupir et tomba victime de sa bonté, donnez-lui la couronne des martyrs, ô Seigneur !

Les dix *Ave Maria, Pater, De Profundis !*

Prière :

O Seigneur, il a fait du bien en ce monde, il n'a eu de ressentiment contre personne, il a toujours pardonné à qui lui avait fait du mal, il a sacrifié sa vie au devoir et au bien de la patrie, jusqu'à son dernier soupir il s'est étudié à bien remplir sa mission.

Pour prix de son sang vermeil qui a jailli de trois blessures, pour les œuvres de bonté et de justice qu'il a accomplies dans sa vie, Seigneur miséricordieux et juste, recevez-le dans vos bras et accordez-lui la récompense éternelle.

Stabat Mater, De Profundis.

* *

C'est au château de Cettigne que la reine Hélène a passé une partie de sa jeunesse en compagnie de sa gouvernante suisse, Mme Neukdt, qui lui faisait étudier le français et le serbe.

Elle partit vers l'âge de douze ans pour Saint-Petersbourg où elle apprit l'allemand et le russe. Ses études terminées, elle revint au château de Cettigne.

La nouvelle reine d'Italie dessine parfaitement au crayon et à la plume et peint à l'aquarelle. Son éducation artistique est très complète. Elle a visité presque tous les musées européens.

Le prince de Naples fit sa connaissance en 1894 lors de son voyage en Orient. La reine Marguerite et la princesse Hélène se rencontrèrent ensuite à l'Exposition de Venise et le mariage eut lieu le 24 octobre 1896.

Ajoutons que la jeune reine écrit en français et en serbe de charmantes poésies qu'elles a publiées dans la revue *Nadalia* de Saint-Petersbourg. Son pseudonyme littéraire est « Farfalla Azzurra. »

LÀ OÙ IL Y A DE LA GÈNE...

«...Il n'y a pas de plaisir ; » or le plaisir étant sous ses diverses formes, le but uniquement poursuivi de nos jours, on aperçoit aisément les conséquences de cet adage.

De tous côtés, dans tous les cas, et du haut en bas de l'échelle sociale, on se heurte à ses conséquences, et parfois, on s'y blesse ; à notre époque très féconde en germes dissolvants, la volonté bien arrêtée de supprimer la gêne, afin de ne point entraver le plaisir, représente le germe qui dissout les rapports sociaux, en les atteignant dans ceux des sentiments sur lesquels ces rapports reposaient : l'amitié, le dévouement, la générosité, et jusqu'à la délicatesse.

« Là où il y a de la gêne... » on aperçoit aisément les conséquences de ce nouveau code mondain ; le savoir-vivre est remplacé par le savoir faire ; le savoir-vivre était une aimable école de douceur, de charité, de bienveillance, de générosité... *réci-proques*, ne négligeons pas d'ajouter cet adjectif de plus en plus inconnu à la génération actuelle ; on comprend encore maintenant qu'il y ait des amis dévoués ; mais on considérerait qu'ils auraient des prétentions iniques, si jamais ils s'attendaient à ce qu'on leur témoignât, autrement que par des paroles, non pas un dévouement égal au leur, mais la moindre parcelle d'un dévouement, qui aurait pour conséquence un sacrifice même le plus léger, même le plus momentané ; que les autres fassent les sacrifices dont nous profiterons rien de plus juste ; que nous leur en fassions à notre tour ?... Ah ! mais non ! Nous prend-on pour des imbéciles ? On n'a pas idée d'une pareille prétention.

Le sacrifice, sous toutes ses formes, est indispensable au jeu de toutes les institutions y compris celle de la société mondaine, quand ont disparu les derniers représentants de la génération précédente, encore imprégnées de traditions qui combattaient l'égoïsme au lieu de le glorifier, que sera la société, uniquement composée d'individus décidés à ne s'imposer aucune gêne ? A vivre chacun au gré de ses préférences ? A ne se soumettre à aucun effort dont on ne recueillerait pas un profit, non seulement personnel, mais immédiat ?

Qui sait ? Eclairée par l'expérience faite par elle, et sur elle, cette génération, effrayé de l'aridité des âmes et des intelligences, se décidera-t-elle à nou- élever ses enfants, à leur révéler qu'ils ont des devoirs à remplir ici-bas, dussent-ils se gêner, pour s'en acquitter ?

EMMELINE RAYMOND.

A PROPOS DE GUERRE

Je ne sais pas si mes aimables lectrices sont comme moi, mais je déteste la guerre généralement. Ces tueries pour conquérir surtout, me paraissent supré- mement odieuses. Aussi, ne puis-je m'empêcher de vous faire part d'un admirable passage de Massillon, tiré du premier sermon de son *Petit catéchisme*. Si l'on ne savait pas que le célèbre orateur sacré s'adresse au jeune roi Louis XV, en 1718, on croirait que ce sermon a été fait pour certain souverain actuellement régnant :

« Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire ; cherchez à désarmer vos ennemis plutôt qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur lequel le ciel vous a établi est assez vaste ; soyez plus jaloux d'en soulager les misères que d'en étendre les limites ; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées qu'à en entreprendre de nouvelles ; rendez votre règne immortel par la félicité de vos peuples plus que par le nombre de vos conquêtes ; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises, et n'oubliez jamais que, dans les guerres les plus justes, les victoires entraînent toujours après elles autant de calamités pour un Etat que les plus sanglantes défaites. »

A LA CUISINE

Tomates vertes marinées.—Hachez quatre terrines de tomates vertes et quatre gros oignons ; mêlez une tasse de gros sel et laissez reposer une nuit, puis couvrez avec vinaigre et ajoutez une tasse de raifort râpé, une tasse de cassonnade, deux cuillerées à soupe de clou, deux de jument, une de poivre noir.

Catsup ou ketchup.—Prenez un gallon de tomates bien mûres, ôtez la pelure ; mettez au feu avec une chopine de vinaigre, faites chauffer jusqu'au point de bouillir, passez dans un sac afin d'avoir le liquide ; remettez au feu avec des épices savoir, pour un gallon, quatre cuillerées de sel, quatre de poivre, trois de moutarde, trois de clou de girofle, une de clou mêlé de canelle. Faites bouillir jusqu'à ce soit assez épais ; ajoutez un jument.

Catsup (tomates rouges).—Prenez un gallon de tomates que vous aurez soin de trancher et de laver, puis mettez une chopine de vinaigre par gallon et laissez cuire ; quand les tomates seront cuites, vous les coulerez et les mesurerez de nouveau, vous mettez par gallon de tomates, une cuillerée à table de sucre, quatre cuillerées à table de sel fin, quatre cuillerées à table de poivre, une cuillerée à thé de poivre rouge, quatre cuillerées à table de clou de girofle, quatre cuillerées à table de canelle, vous délayez tous les épices avec du jus de tomates et vous faites bouillir le tout ensemble durant l'espace de vingt minutes, alors vous mettez ce catsup en bouteilles, ayant soin de les mettre dans l'eau chaude ; bouchez-les bien vite et tirez le bouchon.

CHOSSES ET AUTRES

—Il y a 90,000 arbres de plantés dans la ville de Paris.

—La première presse employée aux États-Unis, le fut à Cambridge, Mass., par Stephens Daze, en 1639.

—Au Tennessee, on fait annuellement 25,000,000 de crayons d'ardoise moulé.

Les Mormons ont fait leur apparition à Salt Lake City, Utah, le 24 juillet 1847.

—L'écurie de l'empereur d'Allemagne contient 270 chevaux et 300 voitures de toutes sortes.

—La France augmente encore ses armements. Son parlement vient de voter 118 millions pour construire de nouveaux navires de guerre.

—Quelques naturalistes croient que les lièvres ne boivent jamais, et qu'ils absorbent, dans la rosée qui recouvre les herbes et les feuilles dont ils se nourrissent, assez de liquide pour suffire à leurs besoins.

—Le savon est en usage depuis 3,000 ans, et l'on a retrouvé l'établissement d'un savonnier parmi les ruines de Pompéi. Le savon qui s'y trouvait n'avait pas perdu toute son efficacité, bien qu'il eût été enfoui depuis 1,800 ans.

—La situation aux Indes est loin de s'améliorer. Le choléra et la famine continuent leurs ravages. La mortalité est énorme. Le nombre des personnes secourues par le gouvernement Anglais est maintenant de 6,000,000.

—Le nombre de planteurs de canneberges (atocas) s'élève aux États-Unis, à plus de 2,000. Ils se trouvent principalement dans le Massachusetts, le New-Jersey, le Maine, le Connecticut, le Michigan et le Wisconsin.

Madrigal.

—Ainsi, madame, vous ne m'aimez pas ?

—Non, monsieur Trumeau, pas encore.

—C'est bien, j'attendrai.

—Sous l'orme ?

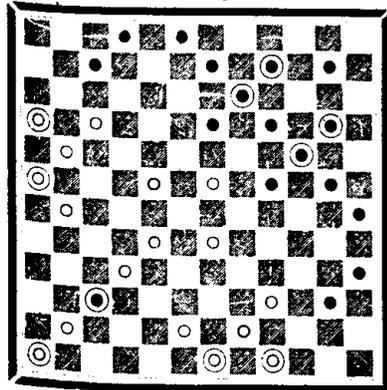
—Non, sous le charme !

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 249

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils

Noirs—17 pièces



Blancs—17 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 248

Blancs		Noirs	
32	25	19	32
44	38	33	44
45	39	52	33
57	50	44	68
31	25	68	22
25	1 gagnent		

Durant les Mois de Juillet et Aout,

les mois les plus chauds de l'année, la plupart des gens ont de la difficulté à tenir fraîchement. En s'habillant légèrement, en absorbant des aliments peu chargeants et en s'abstenant de prendre des liqueurs alcooliques, on fait un grand pas vers le confort physique. Mais le réfrigérant qui donne le plus de satisfaction est

Abbey's Effervescent Salt.

Une cuillerée à thé de cette délicieuse préparation dans un verre d'eau fraîche ordinaire diminue la température du sang, et étanche la soif d'une manière naturelle sans glacer soudainement l'estomac. Il facilite la digestion et rafraichit le corps.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette excellente préparation peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. . . En vente chez tous les pharmaciens, à 25c et 60c la bouteille.

—La plus grosse bordée de neige qui soit tombée, c'est en Angleterre, en 1615 ; il est tombé de la neige pendant trois mois.

UNE GUERISON POUR L'ASTHME

Les personnes asthmatiques n'ont plus besoin de quitter leur demeure ni leurs affaires, pour être guéries. La nature a produit un remède végétal pour la guérison permanente de l'asthme, des maladies des poumons, et des bronches. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas enregistrés (de cent, 90 guéris radicalement) et désirant soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la bronchite et des nerfs, en allemand, en français et en anglais. Envoyez par la poste un timbre, et votre adresse. Mentionnez ce journal. W. A. NOYES, 835 Powers Block, Rochester, N. Y.

BRISE LA TOUX

Les accès de toux brisent la poitrine. Le Baume Rhumal brise les accès de toux.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr., 50. Le numéro spécial, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79. Paris.

Les Débats

Journal populaire, ni vendu ni à vendre à aucune faction politique, paraissant le dimanche

Intéressante revue des événements politiques, artistiques, littéraires et financiers de la semaine, rédigée par les jeunes.

Abonnement : \$1.00 par an. Un excellent journal pour les lecteurs de la campagne.

Dans chaque localité un agent pourra, avec "Les Débats," se faire de bons revenus.

Les Débats, 21 rue St-Jacques. Montréal

EDMOND HARDY

MUSIQUE et INSTRUMENTS

Représentant au Canada des célèbres maisons d'instruments de fanfares et d'harmonie :

MAHILLON, de Bruxelles.

Fournisseur des Conservatoires et de l'armée belge.

BESSON, de Paris.

Fournisseur des Conservatoires et de l'armée française

Violons, Violoncelles, Mandolines, Guitares, Etc.

Musique Vocale et Instrumentale, Religieuse et d'Orgue.

Opéras, Opérettes, Saynètes, Duos, Chansonniers, Etc.

Phonographes ..et.. Graphophones

L'INSTRUMENT DES FAMILLES

Cette machine donne de véritables concerts. Elle fait entendre les musiques Gilmore et Sousa, des solis de Cornet, Piccolo, Clarinette, Banjo, etc., ainsi que les chanteurs les plus en vogue.

Le prix de ce merveilleux instrument est de

\$7.50, \$10, \$12.50, \$20, \$25, \$30 Etc.

En vente chez . . .

EDMOND HARDY,

Editeur et Importateur de Musique et d'Instruments

1676, RUE NOTRE-DAME - - - - MONTREAL

.. TEL. BELL 1387 ..



Royal Silver Plate Co.

PLAQUEURS EN OR ET EN ARGENT...

Vieilles Argenteries Réparées et Replaquées.

PRIX MODÉRÉS.

40, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Au Japon comme dans beaucoup de pays civilisés, on aime à reconnaître le bien et à l'encourager.

Dernièrement, le gouvernement de Tokio a remis "le prix de vertu" à Mlle Riki Wakayama, jeune fille de quinze ans qui, depuis l'âge de six ans, nourrit et soigne ses parents pauvres et invalides.

Il faut avouer que la récompense était bien méritée.

Tous les patriarches ne sont pas morts.

Les journaux turcs annonçaient, ces jours derniers, le trente-quatrième mariage d'un certain Ismaël, habitant de Bartin, petite ville sur la Mer Noire.

Ismaël est aujourd'hui âgé de cent vingt ans. Et c'est d'un pas assuré, la tête haute, que le vénérable patriarche vient de convoler en justes noces, entouré de cent quarante de ses descendants.

Voici que les bananes peuvent être considérées comme aliment soutien. Et pour preuve, le *Végétarien* rapporte que les troupes victorieuses du colonel Wilcox n'ont vécu que de bananes dans leur marche de Coumassie. Il paraîtrait que les soldats ont marché pendant deux heures dans une rivière, l'eau leur parvenant jusqu'aux épaules, et qu'ils n'avaient pris pour toute nourriture que des bananes !

Carus, le célèbre jeûner italien dont nous parlions la semaine dernière, Carus qui avait parié à Chalon-sur-Saône de rester sept jours et sept nuits enfermé dans un caveau, Carus vient tout simplement de gagner son pari.

Après avoir passé cent soixante huit heures sans boire ni manger, il a été délivré en parfait état.

Maintenant, il reste à craindre pour lui les suites de son tour de force.

Le *Globe* rapporte d'après le *Guelph Herald* l'histoire suivante :

Un fermier d'auprès de Guelph, ville d'Ontario, avait suspendu son gilet dans la cour de la grange. Un veau mangea la poche dans laquelle se trouvait la montre. Sept ans s'écoulèrent et l'animal fut tué ces jours-ci à la boucherie, et l'on découvrit la montre qui était placée entre les poumons de la vache de telle façon que le mouvement d'inspiration et d'expiration avait fait marcher le ressort régulièrement et que la montre n'était en retard que de 4 minutes depuis sept ans.

"Si non è vero."

En Belgique, une brigade de chiens vient d'être préposée à la garde nocturne de la ville de Gand.

Ces fidèles gardiens s'en vont à travers la cité, dans les ténèbres se fiant à leur flair... et à la première découverte suspecte ils en réfèrent aux agents de qui ils savent très bien se faire comprendre.

Ajoutons qu'ils connaissent admirablement le quartier où ils opèrent, les rues et les maisons, voire même les habitants ; et qu'ils sont capables de poursuivre un malfaiteur à la nage, de le tenir en respect si celui-ci tente de sauter un mur.

La ville de Gand est bien gardée.

Le paradis des téléphonistes existe réellement et c'est en Allemagne qu'il se trouve situé. Qu'on en juge plutôt.

Les demoiselles du téléphone à Carlsruhe sont dans la jubilation. L'une de ces intéressantes employées, non contente de laisser les abonnés s'égosiller en

d'inutiles "allô" vient de faire condamner un individu moins patient que les autres qui l'injuria.

En effet, furieux de ne pas avoir été mis en communication avec un client, un bijoutier de la capitale badoise se serait écrié :

— Mademoiselle, dormez-vous !

Le prix de cet outrage a été fixé à 20 marks par le tribunal correctionnel.

Ce qui prouve que la patience et le respect des fonctionnaires doivent être les vertus premières d'un honnête Allemand.

Bien qu'on ne puisse pas encore considérer la guerre sud-africaine comme complètement terminée, on peut dès à présent calculer les sacrifices demandés au Parlement anglais et accordés par lui.

Il a été voté jusqu'à ce jour spécialement pour la guerre du Transvaal, 53 millions de livres sterling.

Les nouveaux crédits discutés il y a quelques jours et présentés comme étant spécialement afférents à l'Afrique du Sud s'élèvent à 8 millions et demi jusqu'à fin février 1901, ce qui porte à la somme respectable de 61 millions et demi, le coût approximatif de cette équipée.

Encore faut-il se demander si ce seront bien là les derniers sacrifices qui seront imposés au peuple anglais.

Qui chiffrera la perte causée par la mort, les blessures, les maladies ?

Nous avons déjà vu, il y a quelque temps, M. McKinley condamné à payer une amende pour une légère infraction à la loi.

Le roi Georges de Grèce vient à son tour de donner une preuve de la façon dont il entend que les lois soient appliquées à tous grands ou petits.

La liste civile a acheté dernièrement dans le district de Patras, et pour le compte du Roi, une propriété qu'elle négligea de déclarer au fisc, ainsi que la loi l'exige. Le trésorier général de Patras, dans l'accomplissement rigoureux de son devoir, dénonça l'oubli et exigea une amende de \$12 50. Le roi Georges, aussitôt qu'il eut connaissance du fait, ordonna de payer immédiatement l'amende.

En ces jours de démocratie, rois ou présidents de République, les chefs d'Etat tiennent à agir le plus honnêtement possible. Ils ont raison.

On estime à quatre cents le nombre des lépreux en France. Ils sont dispersés en Bretagne, dans les Pyrénées, sur les côtes de la Méditerranée et à Paris, où ils sont cent cinquante.

Parmi les lépreux, il y a des missionnaires et des gardes-malades victimes des soins dévoués donnés aux malades d'autres pays, des officiers et des soldats qui ont pris le mal aux colonies.

Un comité contre la lèpre, dit le *British Medical Journal*, a été formé récemment sur l'initiative de dom Sauton, membre de la congrégation des bénédictins de Ligugé, qui est aussi docteur en médecine. Il s'agit de soigner les lépreux en France et de prévenir la contagion. Après s'être entendu avec le Conseil d'hygiène, il a acquis une propriété dans les Vosges, où il compte établir un asile pour les lépreux sous le vocable de Sanatorium Saint-Martin. Les plans ont été approuvés par le gouvernement français.

Si, pour les simples mortels, le jour fatal par excellence est le vendredi, comme le veut la crédulité pu-

blique, pour les souverains et pour les chefs d'Etat, c'est le dimanche qui est funestement à craindre.

Le roi Humbert a été frappé à mort un dimanche ; mais c'était déjà un dimanche qu'il a failli succomber le 17 mars 1878, sous le poignard de Passanante ; et c'est un dimanche encore que, le 25 mars 1893, le fanatique Bérardi avait tenté de se jeter sur lui pour l'assassiner.

Le 13 février 1820, où Louvel tua d'un coup de poignard le duc de Berry à la porte de l'Opéra ; le 13 mars 1881, où le tsar Alexandre II fut littéralement broyé par une bombe ; le 24 juin 1894, où le président Carnot fut poignardé à Lyon par l'anarchiste Caserio, étaient également des dimanches.

Enfin le premier ministre espagnol Canovas fut assassiné en 1897, un dimanche.

Et qu'est-ce que tout cela prouve ? Rien du tout. On peut au plus en conclure que le dimanche étant le jour des solennités, les chefs d'Etat s'y trouvent plus directement en contact avec la foule que les autres jours de la semaine.

Oh ! ce n'est pas au Canada, ni même en Europe qu'il faut aller chercher une villégiature économique mais chez nos voisins, sur les bords de l'Océan Pacifique, un peu au nord de San Francisco.

Carville—c'est le nom de ce petit trou pas cher quoique de fondation récente, est une station balnéaire très fréquentée par les Américains sans fortune, car il en existe encore !...

Or, on trouve à se loger pour deux ou trois dollars par mois, sur sa nouvelle plage dont nous parlons, et la vie matérielle y est d'un bon marché extraordinaire, grâce aux libéralités d'un certain M. Adolphe Sutro, riche propriétaire californien et fondateur de Carville.

Cet original philanthrope a eu l'idée d'acheter à l'une des principales compagnies américaines près de cinq cents anciennes voitures de chemins de fer, ou cars, qu'il a fait aménager très confortablement en maisons de campagne, puis installer au bord de la mer, dans un parc attenant à sa propriété. Au parc est joint un verger potager où les habitants de Carville ont le droit de s'approvisionner, sans bourse délier, de tous les fruits et légumes dont ils peuvent avoir besoin.

Inutile de dire que ce genre de villégiature aussi bizarre qu'économique a obtenu tout de suite le plus franc succès.

La prochaine élection à la présidence des Etats-Unis suggère aux citoyens de la libre Amérique les paris les plus bizarres que l'on puisse rêver.

Un habitant de Chicago s'est engagé à servir à la belle-mère d'un de ses adversaires politiques une pension viagère si le candidat qu'il soutient n'était pas élu. Son adversaire s'est engagé en revanche à tirer chaque jour pendant trois semaines la queue d'un mullet si c'est son candidat qui a le dessous.

Une autre personne s'est engagée à porter ses habits à l'envers en cas de défaite de son candidat.

Le pari "de la barbe" est très fréquent. On voit après chaque élection des gens qui portaient toute leur barbe, ne plus la porter pendant quatre ans que dure la présidence du nouvel élu, lorsqu'ils sont du parti adverse.

Le pari de la brouette n'est également pas rare. On voit souvent après les élections un monsieur élégamment habillé, pousser devant lui dans une brouette le parieur plus heureux.

Souvent des musiciens précèdent le cortège qui, en tous cas, est toujours suivi de bon nombre de gamins des rues.

Dans Wall Street, où se trouve la Bourse, on parie plutôt de l'argent, McKinley est actuellement à trois contre un.

Tien-Tsin est une très grande ville, avec une population de 900,000 habitants ; elle est plus peuplée que Pékin. Son nom signifie : Le gué du ciel."

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyez une page au moins de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre que la personne a tracée, sans pouvoir se douter que cette lettre est destinée à une analyse; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée, car dans ce cas la personne en écrivant change sans s'en apercevoir le caractère intime de son écriture.

Joignez à l'envoi cinq cents en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception dans un prochain numéro du journal.

Adressez toutes communications concernant ce sujet comme suit: Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Si l'on désire une réponse détaillée par lettre particulière, adresser la somme de 30 cents en mandat ou bon de poste.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Charlo.—Beaucoup de confiance en vous; audacieuse et vaniteuse; timidité; pose; orgueil; excentrique; sensualité; trop forte imagination causant conflit; fusion d'idée; caractère stable; douceur; caractère conciliant; petite vivacité; esprit de soumission.

Malo.—Cœur aimant et sensible; mais la tête est là qui règne en maîtresse; matérialisme; gourmandise; caractère anguleux et enlété; sans gêne, ni cérémonie; orgueil de supériorité; très grande économie; ordre; précision, soin des détails; prudence; caractère suivant toujours la même direction; caractère ferme; réalisatrice; retenue de la pensée; franchise; aucune vivacité; développement de la volonté normal.

Fleurs printanières.—Manque de confiance en vous-même; tristesse; ténacité douce; grande vivacité; distraction; légèreté d'esprit; imagination vive; jugement sain; irréflexion; affabilité; crainte de déplaire; diplomatie; économie; prodigue sous l'influence de certaine passion; ouverture d'âme; orgueil de vous-même; esprit de commandement, mais plus dans la pensée que dans les actes; ordre; sans gêne; attractivité ou puissance le vous faire aimer; nature dévouée et clément.

Marthe O. F. F.—Vivacité; extravagance; inattention; négligence; absence de cérémonies; goût de l'intimité; manque de prudence; trop de confiance au monde; timidité; orgueil de supériorité; nature convergente; décidée à ne pas se sacrifier pour autrui; ténacité; amour de l'accaparement; caractère un peu rude et vivacité; raideur; sensualité; imagination pondérée; réserve; très peu communicative; dédain de toutes cérémonies; indécatesse; sensibilité; amour.

Rose des bois.—Esprit pénétrant, observateur et de critique; habileté; aptitude aux négociations; esprit qui se possède, qui avance à propos, qui recule à propos; caractère anguleux; raideur; volonté forte; vous dites votre manière de penser sans ambiguïté; nature passionnée, susceptible d'aimer ou

EMILE ZOLA

L'écrivain français bien connu



EMILE ZOLA écrit :

Le VIN MARIANI—L'élixir de vie qui combat la débilité humaine, la vraie cause réelle de toute maladie — une véritable fontaine de Jouvence scientifique qui, en donnant de la vigueur, de la santé et de l'énergie, créerait une race entièrement nouvelle et supérieure.

EMILE ZOLA.

Rien n'a jamais été si fortement et si justement louangé que le

VIN MARIANI

VIN MARIANI, le célèbre tonique français pour le corps, les nerfs et le cerveau pour ...

Les Hommes Surmenés, les Femmes Délicates, les Enfants Maladifs

Le VIN MARIANI est approuvé par la faculté médicale dans le monde entier. Il est spécialement recommandé pour les Troubles Nerveux, les Maladies de la Gorge et des Poumons, la Dyspepsie, la Consommation, la Débilité Générale, la Malaria, les Maladies Epuisantes de la Grippe.

En vente chez tous les pharmaciens.

Refusez les substitutions.

Le VIN MARIANI donne la force

SEULS AGENTS POUR LE CANADA.

LAWRENCE A. WILSON & CIE.,
87, RUE ST-JACQUES, MONTREAL.

Une simple application de

COMME Du Dr. Adam

GUERIT LE MAL DE DENTS

Prix: 10 Cents.

En vente dans toutes les Pharmacies

de trahir à l'extrême; orgueil de supériorité; nature aux aspirations modérées; goûts simples; absence de faste; jugement sain; sensibilité et amour; aucune recherche ni prétention; résistance de défense; économie; sens de protection.

Mignonnette.—Prétention; pose; désir d'attirer l'attention par l'étrangeté; orgueil de vous-même ou fantasque; nature sensuelle; caractère inégal, ne suivant jamais la même direction; économie sordide; vivacité extrême; ténacité; à certain moment vous retenez les bons sentiments de votre cœur; nature personnelle et nullement disposée à se sacrifier à autrui; ruses; esprit rétrograde; ouverture d'âme; défiance; vous voyez le mauvais côté des choses et vous êtes portée à vous en affliger; crainte de l'opinion publique.

Juliette vieille fille.—Je ne crois pas que ce soit là votre écriture intime; c'est peut-être l'écriture courante que vous employez afin d'être mieux comprise, car vous avez l'amour de la clarté; il doit y avoir chez vous de l'amour, de la sensibilité de l'affection; mais on dirait que vous refoulez cela au fond de votre cœur; douceur et hésitation; discrétion; orgueil de supériorité; franchise; ordre; activité; travaillante; propreté; originalité; sans-gêne; très peu communicative; égoïsme dissimulé; vous voyez le côté humoristique des choses; amour du merveilleux; ténacité; énergie; il y a plutôt esprit dominateur que soumission; logicien; réalisatrice. Je ne crois pas, je pense que c'est seulement qu'un moment d'enthousiasme.

(Voir page 318)

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.

Consultations gratuites.

Timbres américains à vendre. S'adresser à nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Cook's Cotton Root Compound
Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT - avec les
PILULES AN-ONIS
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 18, P. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

GRATIS Cette magnifique baguette ornée d'opales dans une belle boîte doublée de peluche aux personnes qui vendront une douzaine d'élegants paquets de parfums à la Rose à la Violette et à l'Heliotrope à 10c. chacun. Cette baguette est faite d'un merveilleux métal, Götterallor, qui ressemble à ce l'or pur et qui ne change jamais. Elle est ornée de splendides opales. Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez vendu envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir la baguette et la boîte. HOME SPECIALTY COMPANY, Boite L.M. Toronto.

Ténèbres. — Goûts de vie aristocratique ; dignité ; franchise ; mépris de a minutie ; diplomatie qui réussit par des procédés de franchise ; trop forte imagination qui cause confusion d'idées ; politesse ; amour du faste ; fermeté ; ardeur ; pas assez de douceur ; cependant sensibilité ; trop de timidité ; ambition ; vivacité ; crainte de se produire ; délicatesse d'esprit ; ordre ; précision ; soin des détails ; défiance ; travaillante ; propre ; aptitude aux négociations ; plus réalisateur, plus pratique que penseur.

Milord A. — Prétention ; orgueil ex-rême de votre personne et de votre capacité ; contentement de vous même ; vous vous présentez hardiment ; sens de protection ; déférence aux humbles ; exaltation causant confusion d'idées ; sans-gêne ; dédain de toute bassesse ; vous cachez votre pensée ; esprit dominateur, mais plus en idée qu'en actions ; caractère très changeant ne suivant jamais la même direction ; légèreté d'esprit ; très forte économie, mais prodigue sous l'influence de certaines passions ; vivacité ; volonté faible ; cœur aimant et sensible ; sensualité ; franchise.

Petite Bristolle. — Timidité ; légèreté d'esprit ; enjouement ; culture d'esprit ; politesse cérémonieuse ; économie cachée ; grâce ; discrétion ; défiance ; portée à voir le mauvais côté des choses ; crainte de l'opinion publique ou du qu'en dira-t-on ; sensibilité ; douceur ; manque d'ordre ; ténacité ; vivacité qui va jusqu'à l'emportement mais sans gravité ; absence de faste ; simplicité ; jugement sain ; imagination pondérée ; vue nette des choses ; délicatesse ; accaparement ; caractère complexe et inégal ; franchise ; ruses acquises par l'expérience ; absence d'orgueil et de prétention.

Grade. — Votre trop forte imagination, votre enthousiasme cause chez vous confusion d'idées ; douceur poussée jusqu'à l'indolence ; orgueil excentrique et vulgaire ; vous aimez à vous distinguer par de manières bizarres ; prudence extrême ; nature convergente et personnelle ; esprit rétrograde ; exaltation ; volonté forte ; ruses ; vous cachez votre pensée et vous êtes capable de dire un mensonge ; vivacité ; extrême ; diplomatie ; aptitude aux négociations ; sensualité ; précaution ; dédain de tout faste ; jugement qui résiste aux écarts de l'exaltation ; nature mobile ; humeur inégale ; sensibilité contenue.

Sans amitié. — Matérialisme ; gourmandise ; sans gêne ; mélancolie ; nature dévouée ; aime à être utile à autrui ; clémence ; prétention ; inattention ; économie ; nature aux aspirations modérées ; aversion de l'étiquette ; manque de goût artistique ; vous voyez toutes choses en rose ; vous n'êtes pas assez prudente ; toujours portée à juger en bien ; imagination pondérée ; jugement sain ; douceur ; volonté faible ; esprit de soumission ; caractère inégal ; changeant de résolution ; coquetteries ; cœur aimant et sensible ; développement de la volonté sans excès.

Solitaire. — Nature sensuelle ; convergente ; et personnelle ; amour du confortable ; largesse, mais vous aimez à n'employer votre agent que pour votre seule jouissance ; imagination vive ; jugement sain ; vivacité ; orgueil de vous-

MESDAMES,

Etes-Vous Economes?

Vous nous le prouvez en profitant des



BAS PRIX

Que les lignes suivantes représentent :

BAS Une ligne spéciale que nous sacrifierons ; ces bas sont tout laine, teinture solide, finis par côtes, valant le double. Venez les acheter à..... **20c**

ROBES De jolies Etoffes à robes noires, fleuries, des dessins les plus nouveaux, valant 30c, pour..... **19c**

CAMISOLES Pour Dames. Des valeurs extra, nouvelles marchandises, importation directe pour le commerce de cette saison, valant au moins 35c, pour..... **22c**

MATINEES Un fort choix, chic en coupe, et de patrons élégants, valant au moins 60c, pour..... **35c**

SWEATERS Voici le temps où les Sweaters seront portés, incapable de refuser l'attrait d'en avoir un ou deux, quand nous vous les vendons pour la petite somme de..... **45c**

CHAUSSETTES Inutile de représenter que c'est un bon marché, quand le prix d'une bonne paire de chaussettes est rendu à..... **7c**

CORSETS Jetez vos vieux, inutile de les porter plus longtemps, venez voir ce corsets qui vaut 75c et que nous vous offrons à..... **50c**

COLLETS 100 douzaines de bons collets pour hommes, divers formes, toutes les grandeurs, de bonnes qualités, pour seulement..... **5c**

SERGES bleu-marin et noire, 36 pouces de large, teinture solide, nouvelle marchandise valant 40c, pour..... **28c**

MANTEAUX Nous excellons en cette ligne cette saison, non seulement en coupe, en fini, mais surtout dans les genres d'étoffes, qui diffèrent de tout ce qui s'est déjà exhibé au Canada. Les voir, c'est les désirer. Nos prix sont bas et les valeurs extra.

CONFLECTIONS Nous avons à attirer l'attention sur ce département particulier, ceux qui sont déjà venus voir ce département — en font des éloges, ceux qui viendront, seront étonnés en voyant l'énorme choix que nous offrons à des bas prix exceptionnels — nous garantissons chaque article ou l'argent est remis.

COUVERTES Voici le temps où cet article est à la mode, inutile de vous dire que nous en avons de toutes sortes, tous les magasins en ont, mais une chose que vous graverez en votre mémoire et dont nous vous donnerons la preuve, c'est que nulle part, vous ne les trouverez à aussi bonnes conditions, à vous de vous en rendre compte en les voyant.

ARCAND FRERES

Au No 111, St-Laurent, Coin Lagavehetière, MONTREAL.

Le Passe-Temps

est une superbe revue musicale, avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie ; musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, duos, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5 cents le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser à J.-E. Bélair, éditeur 58 rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$1.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.

même ; humeur et caractère irrégularité ; particulière ; politesse cérémonieuse ; ambition ; franchise ; défiance ; goût de vie élevée et aristocratique ; sensibilité ; susceptibilité ; une certaine pointe de jalousie ; originalité ; prétention.

Loulou. — Absence de préjugé ; imagination vive ; féconde ; possédant le don de concevoir, de créer ; très peu réalisatrice ; construisant des châteaux en Espagne ; sans-gêne ; simplicité ; dédain de tout acte cérémonieux ; ténacité douce ; humeur et caractère stables ; ordre poussée jusqu'à la minutie ; défiance ; vous voyez le mauvais côté des choses et vous êtes portée à vous en affliger ; jugement sain ; absence d'orgueil ; nature personnelle ; sensualité ; amour et sensibilité ; économie ; affabilité ; bonté ; vous tenez à plaire ; absence de faste ; obstination ; discrétion ; très peu communicative ; douce ; active.

Villa des plaines. — J'ai reçu votre lettre mais pas les cinq cents réglementaires ; la réponse ne peut paraître sans cette condition.

(Voir page 319)

PERSONNEL

Mlle Eva Routhier dont le bon goût et l'élégance sont si bien connus dans le monde fashionables, fera l'ouverture des modes d'automne, jeudi, vendredi et samedi les 13, 14, 15 courant, à son salon de modes 1777 rue Sainte-Catherine. Nous ne doutons pas que tout le monde select ne s'y donne rendez-vous. A vous, mesdames, qui désirez donner le ton, d'aller visiter cette exposition de modes où vous pourrez admirer les plus hautes nouveautés de la saison.

Comme toujours, les salons de Mlle Eva Routhier sont une merveille artistique et dénotent chez elle le goût le plus délicat et le plus recherché.

HOMMAGE AU VIN DES CARMES

Je soussigné, certifie avoir fait usage du Vin des Carmes avec un grand succès. Une grande faiblesse due au manque d'appétit m'empêchait par moments de vaquer à mes occupations. Le découragement allait s'emparer de moi quand on m'enseigna ce précieux tonique. Dès la première bouteille, je sentis du soulagement, et il a suffi de trois pour me conduire à un prompt rétablissement. Aujourd'hui si ma santé est bonne, je le dois au Vin des Carmes.

Afin d'encourager les personnes souffrant de faiblesse à en faire usage, veuillez publier ce certificat.

Dame JOHNNY LAVALLEE.

Berthier (Montmagny) 18 août 1900.

LE SALUT ETAIT LA

Combien succombent à une inflammation de poumons qui auraient trouvé le salut dans le *Baume Rhumal* pris en temps...

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR

Prenez les LAXATIVES BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous enverra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.



Phosphatine de Wood.

Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.

The Wood Company, Windsor, Ont.

B. E. McGill, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

Fantaisie rose.—Les explications demandées sont du ressort de la psychologie, et comme l'espace pour la graphologie est très restreint, que les explications demandées sont très longues et que je ne voudrais en aucune manière retarder mes correspondants, je ne puis vous répondre ici. Si vous me donnez votre adresse je me ferai un plaisir de vous prouver que votre raisonnement est faux.

Sophia.—Esprit vain et orgueilleux ; timidité ; crainte de se produire ; nature sensuelle ; franchise naïve ; nature passionnée ; sensibilité extrême ; le cœur gouverne tout ; sans réflexions ; goûts dépensiers ; amour du confortable ; partialité ; faible ; défiance ; crainte de l'opinion publique ; sensibilité ; amour ; esprit de soumission ; caractère stable ; vue nette des choses ; imagination pondérée ; nulle tendance aux excès ; ordre ; incapable de se donner aucune direction.

Spes.—Esprit tendant à la perfection tant que pour vous-même que pour le prochain ; philanthropie ; vous aimez à protéger le faible, à rendre service à autrui, mais il y a des fois qu'il vous en coûte, et à certains moments vous cédez à vos inspirations d'égoïsme ; quelques pointes d'orgueil de vous-même et de prétentions ou coquetteries ; beaucoup d'imagination ; sensibilité ; volonté assez forte et développement de cette volonté sans excès ; ne tient pas à dominer ; plutôt esprit de soumission ; constance ; persévérance ; ordre ; absence de faste ; quelque peu susceptible et une certaine tendance à la jalousie.

Villa des Erables.—Caractère peu doux, plutôt anguleux et raide ; économie ; constance ; nature sensuelle ; imagination mouvementée causant confusion d'idées ; vivacité ; désordre ; simplicité ; aversion de l'étiquette ; caractère ferme ; défiance ; porté à voir le mauvais côté des choses ; communicative ; aptitudes mathématiques ; tendance au découragement et à la tristesse, mais en raison de votre forte volonté, vous surmontez cela ; la tête gouverne le cœur.

Passé temps.—Esprit souple, entortillant ; grande imagination ; nature d'initiative ; diplomatie ; dissimulation ; aptitude commerciale ; gourmandise ; sensualité ; matérialisme ; manque de goût ; absence d'orgueil et de prétention ; caractère complexe et changeant ; obstination ; nature dévouée toujours prête à se sacrifier pour autrui ; simplicité ; dédain de prétention mondaine ; culture de l'esprit ; originalité ; économie ca-

chée ; extravagance ; jugement sain ; irréflexion ; gratitude ; sensibilité et amour ; timidité ; nature passionnée.

Lumetta.—Raideur ; rigidité ; manque de délicatesse ; exaltation ; ténacité ; esprit d'accaparement ; nature convergente ; extravagance ; volonté forte ; orgueil de supériorité ; goût de vie aristocratique ; orgueil extrême de vous-même ; retenue de la pensée ; ruse ; obstination ; esprit de contradiction ; vivacité ; ordre ; prudence ; activité ; aucun goût artistique. Le cœur est bon sensible et aimant, mais la tête est là, avec ses défauts, qui gouverne.

Aïna.—Vous êtes portée à craindre les revers ; manque d'énergie ; vous craignez l'insuccès ; sujette aux tristesses et à la mélancolie ; goût de vie élevée aristocratique ; prétention ; orgueil de comparaison ; sensualité ; sensibilité ; nature aimant à être utile à son prochain et craignant de déplaire ; obstination douce ; vivacité ; satisfait de votre personne ; douceur ; indécision ; caractère changeant ; discrétion ; amour du confortable ; trop forte imagination, mais on voit que vous en sentez le danger et que vous la bridez ; franchise ; attractivité ; nature sensuelle.

Marie Albane C.—Grande lucidité d'esprit ; jugement sain, clair et précis ; vue net des choses ; sentiment de l'art ; facilité de l'esprit ; nature aux aspirations modérées ; goûts simples ; absence de faste ; douceur ; esprit gracieux ; discrétion ; vivacité ; ruses ; subtilité de l'esprit ; esprit fin et observateur ; vous ne faites aucun cas de l'argent ; prodigalité ; imprudence ; voit toujours le bon côté des choses ; absence d'orgueil et de prétention ; plus penseur que réalisateur ; cœur aimant et sensible ; aptitudes mathématiques sympathique et communicatif ; coup d'œil et prétention.

P. O. N...

(A suivre)

PRENDRE SES PRECAUTIONS

Un mal de gorge, si léger qu'il soit, peut dégénérer en bronchite s'il n'est soigné avec le *Baume Rhumal*.

LE TOUR DU MONDE

Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis ; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an 28 francs ; six mois, 16 francs ; le numéro 5 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris, France.

COLONIAL HOUSE

Square Philippe

Département de la Bonneterie

CAMISOLES en Coton Blanc, à côtes, pour Dames, à 20c, 25c, 35c, 45c et 50c.

CAMISOLES en fil de Lisle Blanc, à côtes, pour Dames, à 50c. Ces marchandises conviennent très bien pour les temps chauds, aussi, avec cou bas et sans manches, et cou bas et manches courtes.

Il ne nous reste que quelques paires de **BAS** de fantaisie et de bicyclistes, pour Dames, à vendre à

50 P. C. D'ESCOMPTE

Nous apportons une attention spéciale aux commandes par la poste.

HENRY MORGAN & CO.

MONTREAL

KODAKS

— et —

CAMERAS

Un grand assortiment de tout genre de

Marchandises Photographiques

Constantement en mains à des prix convenables. Nous

Développons et Imprimons Pour les **AMATEURS**

Impressions "VELOX," une spécialité

Nous offrons en vente quelques **CAMERAS** de seconde main.

GEO BARRAT,

Marchand d'Appareils Photographiques,

2365, Rue Ste-Catherine - Montréal.

Les Débats

Journal populaire, ni vendu ni à vendre à aucune faction politique, paraissant le dimanche

Intéressante revue des événements politiques, artistiques, littéraires et financiers de la semaine, rédigée par les jeunes.

Abonnement : \$1.00 par an. Un excellent journal pour les lecteurs de la campagne.

Dans chaque localité, un agent pourra avec "Les Débats," se faire de bons revenus.

Les Débats, 21, rue St-Jacques, Montréal.

CONSEIL D'AMIS

Pendant cette période de l'année si dangereuse pour la santé des petits enfants, servez-vous du *Petit Collier Electrique* ou *Dr Pouget* pour la dentition. Le Collier et une bouteille de sirop, le tout 50 cents. En vente dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-CANADIEN
162, RUE ST-DENIS



GRATIS — Magnifique médaillon orné d'une photographie, la vôtre ou celle d'un de vos amis, peinte à la main, 3 1/2 x 3 1/2 pouces, sur chevalet, valant \$2, gratis aux personnes qui vendront 24 douzaines de boutons ornés d'une véritable image du Sacré-Cœur de Jésus de Marie ou Ste-Anne, à 10c chacun. Ecrivez et nous vous expédierons les boutons par la poste. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons franc par la poste, le médaillon de \$2 copie de n'importe quelle photographie que vous nous aurez envoyée. Nous vous retournerons la photographie intacte. ENAMEL PHOTO CO., Toronto.

Refaire les Matelas...

Est une de nos spécialités. Nous refaisons tous les Matelas, dans notre propre atelier, sous notre surveillance personnelle. Nous pouvons si on l'exige, refaire et renvoyer un matelas le même jour. Informez-vous de nos prix.

RENAUD, KING & PATTERSON,

652, Rue Craig. 2442, Rue Ste-Catherine.

MONTREAL.

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

“ Et on ajoute, continua mistress Manders, que M. Dunbar a montré pour près d'un demi-million de diamants qu'il est sur le point de donner à sa fille, la comtesse. C'est un écrin de bijoux tel que la reine qui est sur le trône n'en a jamais vu ; mais M. Dunbar n'est pas un homme ordinaire et il est difficile de le contenter, à ce qu'il paraît, car le commis du bijoutier a dit à mistress Grumbleton, au pavillon de l'ouest : “ Votre maître est difficile à satisfaire, madame. ” D'où mistress Grumbleton a compris qu'il n'avait pas reçu la commande de M. Dunbar. ”

M. Vernon sifflait tranquillement en réfléchissant, quand mistress Manders se retira après lui avoir donné ce spécimen d'information.

“ Vous êtes un homme très habile, mon cher ami, marmottait-il en allumant son cigare ; vous êtes un homme prodigieux, mon cher garçon ; mais votre ami peut voir à travers des jalousies moins claires que l'affaire des diamants. C'est bien imaginé, bien net, pour dire le dernier mot, et je fais des vœux pour vous, mon cher ami. Mais... vous me le payerez... vous me le payerez, Henri Dunbar. ”

Cette petite conversation, entre le nouveau propriétaire de Vert-Cottage et sa femme de charge, avait lieu le soir même où M. Vernon prenait possession de sa nouvelle demeure. Le lendemain était un dimanche, un froid dimanche d'hiver. La neige tombait depuis trois jours et trois nuits ; elle était très épaisse sur le sol ; les toits de chaume disparaissaient sous son épaisseur et elle formait de légers festons autour des branches dépourvues de feuillage, si bien que Lisford ressemblait à un de ces villages qui ornent les gâteaux de rois en Angleterre. Pendant que les cloches des offices sonnaient dans cette atmosphère glaciale, M. Vernon ouvrait la porte basse et large de son charmant petit jardin et sortait sur la grande route.

Mais il ne se dirigea pas du côté de l'église. M. Vernon n'allait pas à l'église par cette belle matinée d'hiver. Il prenait l'autre chemin, piétinant dans la neige, vers la porte occidentale du parc de Maudeley. Il s'y introduisit par une grille basse en fer, car il y avait un sentier d'amoureux dans cette partie du parc, ce même sentier que Philippe Jocelyn avait parcouru si souvent en se rendant à Lisford durant l'automne.

M. Vernon pénétra dans ce sentier en suivant la trace de pas récents sur la neige épaisse, et prit ainsi le chemin de l'abbaye. Là, il trouva tout tranquille. Le valet de pied hautain qui le reçut dans le vestibule semblait indécis s'il devait le laisser pénétrer plus loin dans la maison.

“ M. Dunbar est en haut, dit-il ; et il vient de finir de déjeuner, d'après ce que j'en puis juger, car on n'a pas encore desservi. ”

— Tant mieux, répondit M. Vernon avec calme. Vous pouvez apporter du café nouvellement fait, John, car je n'ai pas copieusement déjeuné ; et si vous voulez dire au cuisinier de m'accommoder une cuisse de dindon à la diable avec beaucoup de poivre de Cayenne et du jus de citron, il me fera plaisir. Vous n'avez pas besoin de vous déranger, je connais mon chemin. ”

Herr von Volterchoker ouvrit la porte conduisant aux appartements de M. Dunbar, et entra sans cérémonie dans la chambre en tapisserie, où il trouva le banquier assis à une table sur laquelle était un service à café en argent, une tasse et sa soucoupe en porcelaine de Saxe, et deux ou trois plats couverts qui prouvaient que M. Dunbar était en train de déjeuner.

Des viandes froides, des pâtés et autres comestibles se trouvaient sur un dressoir en chêne sculpté.

Le clown s'arrêta un moment sur le seuil de la chambre et contempla son ami avec gravité.

“ C'est très confortable, s'écria-t-il ; pour dire le dernier mot, c'est très confortable, mon cher ami ”.

Le cher ami ne sembla pas particulièrement flatté lorsque ses yeux se levèrent pour se reposer sur le visage du nouveau venu.

“ Je pensais que vous étiez à Londres, dit-il. ”

— Ce qui prouve combien peu vous vous inquiétez de ce qui a rapport à vos voisins, répondit M. Vernon ; car si vous aviez daigné condescendre jusqu'à vous occuper des faits et gestes de votre humble ami on vous aurait appris qu'il avait acheté une propriété très confortable dans les environs et qu'il s'était arrangé pour vivre respectueusement en gentilhomme campagnard pour le reste de ses jours, en admettant toujours que la générosité de ses honorables amis l'eût mis à même de faire la chose décentement.

— Voulez-vous dire par là que vous avez acheté une propriété dans ces parages ?

— Je suis, par bail emphytéotique, propriétaire de Vert-Cottage, près de Lisford et de Shorncliffe.

— Avez-vous l'intention de vous établir dans le comté de Warwick ?

— Oui, sans doute. ”

Henri Dunbar se sourit à lui-même quand son ami lui apprit ce fait.

“ Vous serez le très bien venu ici, dit-il, en ce qui me concerne du moins. ”

Herr von Volterchoker le regarda d'une façon inquisitoriale.

“ Vos sentiments sont des plus généreux, mon cher ami ; mais je dois vous rappeler respectueusement que les dépenses nécessitées par la prise de possession de mon humble habitation ont été très lourdes ; en bon anglais, les deux mille livres que vous m'avez avancées d'une façon si libérale comme à compte sur vos futures bontés se sont fondues comme la neige par un dégel trop rapide. J'ai besoin de deux autres mille livres, ami de mon cœur ; qu'est-ce que mille livres de plus ou de moins pour le chef de la maison Dunbar, Dunbar & Balderby. Portez cela à cinq pendant que vous y êtes et votre serviteur priera toujours, etc., etc., etc. Allons portez cela à cinq, prince de Maudeley. ”

Je n'ai pas besoin de narrer l'entrevue de ces deux hommes ; elle fut plutôt un peu longue, car dans cette intime camaraderie, Herr von Volterchoker avait beaucoup à dire pour lui-même. Ce fut seulement lorsqu'il se sentit hors de son élément et méconnu que le clown se drapa dans la dignité du silence comme dans un manteau mystique, et se retira pendant ce temps-là du monde extérieur.

Il ne quitta pas Maudeley-Abbey avant d'avoir réussi dans l'objet de sa visite et il emporta dans son portefeuille des chèques s'élevant au chiffre de deux mille cinq cents livres.

“ Je me flatte d'être arrivé dans un bon moment, pensait le clown en s'en retournant à Vert-Cottage, car aussi sûr que je m'appelle de mon nom, mon ami songe à faire un coup... oui, il songe à faire un coup et l'argent que j'ai reçu aujourd'hui est le dernier que je recevrai jamais de ce côté-là. Aussi je ferai tout aussi bien de tourner mon attention vers le comte de Haughton, oui, je dois très certainement tourner mon attention vers le comte de Haughton. ”

Presque immédiatement après le départ de Herr von Volterchoker, Henri Dunbar sonna le domestique

qui remplissait les fonctions de valet de chambre alors qu'il en réclamait les soins, ce qui n'était pas souvent.

“ Je partirai cette nuit pour Paris, Jeffreys, dit-il à cet homme. J'ai besoin de voir ce que les bijoutiers français peuvent faire avant de confier le collier de la comtesse de Haughton aux mains des ouvriers anglais. Je ne suis pas bien et j'ai besoin de changer d'air et de place. Donc je partirai pour Paris ce soir. Ne préparez qu'un petit portemanteau avec les choses les plus indispensables ; mais n'emballez pas les inutilités. ”

— Partirai-je avec vous, monsieur ? ” demanda l'homme.

Henni Dunbar regarda à sa montre et sembla réfléchir quelques instants avant de répondre à cette question.

“ A quelle heure part le train montant le dimanche ? ” demanda-t-il.

— Il y a l'express venant du Nord qui s'arrête à Rugby à six heures, monsieur. Vous pourriez y arriver si vous partiez de Shorncliffe par le train de quatre heures trente-cinq minutes.

— Je le puis très aisément, répondit le banquier ; il n'est que trois heures, faites d'abord mon portemanteau, Jeffreys, et donnez ordre que la voiture soit attelée à quatre heures moins le quart. Non, je ne vous emmène pas à Paris avec moi. Vous pourrez me suivre dans un ou deux jours avec le reste de mes bagages.

— Oui, monsieur. ”

Il ne se fit ni bruit ni confusion dans une maison organisée comme l'était celle de M. Dunbar. Le valet prépara le portemanteau et le nécessaire de voyage ; la voiture tourna par l'allée sablée devant le perron à l'heure indiquée, et cinq minutes après M. Dunbar sortait du vestibule avec son pardessus étroitement boutonné sur sa large poitrine et une couverture de voyage en peau de léopard jetée sur son épaule.

Autour de sa taille il portait la ceinture de chamois qu'il avait faite de ses propres mains à l'hôtel Clarendon. Cette ceinture ne l'avait jamais quitté depuis la nuit où il l'avait faite. La voiture le conduisit à la station de Shorncliffe ; il en descendit et se rendit à l'embarcadere. Bien qu'il ne fût pas encore cinq heures le jour d'hiver s'éteignait dans le ciel gris et dans la station du chemin de fer il faisait déjà nuit. Il y avait des lampes çà et là, mais elles ne produisaient que des lueurs indécises et indistinctes dans cette sombre atmosphère.

Henri Dunbar marchait lentement du haut en bas de la plate-forme. Il était si profondément absorbé dans ses pensées qu'il tressaillit presque un moment après lorsqu'un jeune homme s'étant approché tout près de lui par derrière, l'interpella en ces termes :

“ M. Dunbar ! dit-il, M. Dunbar ! ”

Le banquier se retourna vivement et reconnut Arthur Lovel.

“ Ah ! mon cher Lovel, c'est vous ; vous m'avez tout à fait effrayé. ”

— Partez-vous par le premier train ? J'étais si désireux de vous voir !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a ici quelqu'un qui est aussi désireux que moi de vous voir. Un de vos vieux amis, dit-il. Devinez-vous qui ce peut être ?... ”

— Je ne sais pas... je ne puis deviner... j'ai tant de vieux amis... Je ne puis voir personne, Lovel ; je suis très malade. J'ai vu un médecin pendant mon séjour à Londres, et il m'a dit que j'avais le cœur malade, et que si je voulais vivre, je devais éviter toute agitation et toute émotion subite comme un poison mortel. Qui est-ce qui désire me voir ?

— Lord Herriston, le grand homme d'Etat Anglo-Indien ; c'est un ami de mon père, il est très aimable pour moi, vraiment, il m'a offert un poste que j'ai trouvé plus sage de refuser. Vous allez voir lord Herriston ?

— Où est-il ?

— Ici, à la station... dans la salle d'attente ; il a visité le comté de Warwick et il a lunched avec mon père en passant. Il se rend au Derby et il attend le train qui descend et qui doit le mener à la grande ligne. Vous allez venir le voir ?

—Oui... oui... je serai très enchanté... je..."

Henri Dunbar s'arrêta tout à coup en portant la main à son côté. La cloche avait sonné pendant que Lovel et le banquier étaient restés à causer sur la plateforme ; le train arrivait à la station au même moment.

"Je ne serai pas en état de voir lord Herriston ce soir, dit M. Dunbar vivement. Il faut que je parte par ce train ou je perdrai un jour. Adieu, Lovel. Faites mes meilleurs compliments à Herriston ; dites-lui que j'ai été très malade. Adieu.

—Votre portemanteau est dans le wagon, monsieur", dit le domestique en lui indiquant la porte ouverte d'un compartiment de première classe.

Henri Dunbar monta en voiture. En ce moment un vieux gentleman sortit de la salle d'attente.

"Est-ce là mon train, Lovel ? demanda-t-il.

—Non, milord ; M. Dunbar est ici ; il part par ce train, vous aurez le temps de lui parler."

Le train se mettait en marche. Lord Herriston était un vigoureux vieillard. Il courut le long de la plateforme en regardant dans les wagons.

Mais la vue du vieillard n'était pas aussi bonne que ses jambes. Il regarda vivement à travers les glaces des portières, mais il ne vit qu'un amas confus de bueurs de lampes vacillantes, de visages étrangers, de journaux dépliés entre les mains des voyageurs éveillés, et de têtes endormies qui étaient roulées et cahotées sur les côtés capitonnés de la voiture.

"Mes yeux ne sont pas ce qu'ils sont à l'ordinaire, dit-il avec un rire de bonne humeur, lorsqu'il revint vers Arthur Lovel. Je n'ai pas réussi à apercevoir l'ombre de mon vieil ami Henri Dunbar."

XLIII

ARRÊTÉ EN ROUTE

M. Dunbar s'était confortablement installé dans son coin et fermait les yeux, mais il n'était pas endormi ; il réfléchissait et de temps à autre il se penchait en avant pour regarder par les glaces du wagon dans l'obscurité profonde de la nuit. Il ne pouvait distinguer qu'une vague silhouette du paysage que le train parcourait rapidement. Des prairies en contre bas où la neige épaisse et immaculée n'avait été souillée par aucun pied humain, et des taillis peu épais où des sapins vigoureux apparaissaient tout noirs au milieu de la blancheur éclatante du sol.

Le pays était tellement uniforme sous son épais lincol de neige que M. Dunbar essaya vainement d'apercevoir le treillage bordant la voie.

Le train qui l'emmenait s'arrêtait à chaque station, et bien que le voyage de Shorncliffe à Rugby ne fût tout au plus qu'une heure, il parut presque interminable à l'impatient voyageur qui semblait anxieux de se trouver sur le pont de l'un des steamers électriques de MM***, et de sentir les flocons de neige lui fouettant le visage en apercevant la ville de Douvres comme un croissant enflammé au milieu de l'obscurité de la nuit, et les feux de Calais s'élevant à distance derrière les noires falaises bordant la mer.

Le banquier regarda sa montre et fit son calcul sur les probabilités du temps. Il était alors cinq heures un quart ; le train devait arriver à Rugby à six heures moins dix ; à huit heures moins le quart à Londres ; la malle de Douvres partirait de la station du pont de Londres à huit heures et demie, et à sept heures et demie environ du matin M. Henri Dunbar trotterait dans les rues de Paris.

Et puis ? Son voyage devait-il se terminer dans la brillante cité ou le conduire plus loin ? C'était la question cachée dans le cœur du voyageur. Dans les meilleurs moments de sa vie il ne s'était jamais montré très communicatif, mais ce soir là il était comme un homme dont l'âme eût été accablée par le poids d'un projet qui devait être achevé à quelque prix personnel que ce fût.

Il ne pouvait entendre les noms des stations, il ne pouvait entendre que les sons gutturaux et inarticulés que rugissaient les employés du chemin de fer dans

les ténèbres au grand étourdissement des voyageurs sans défense. Son incapacité de distinguer les noms des stations lui était désagréable. Le temps d'arrêt de chaque station l'exténuaient comme si cette pause eût été l'intervalle fatigant d'une heure. Il était assis sa montre en main, car à chaque instant il était pris de la terreur soudaine que le train avait déraillé et qu'il glissait le long des rails.

Qu'arriverait-il si on n'atteignait Rugby qu'après le départ de l'express de Londres ?

M. Dunbar s'informa auprès d'un voyageur si le train était toujours exact.

"Oui, répondit le voyageur froidement. Je crois qu'il est généralement assez régulier, mais je ne sais pas l'effet que peut produire la neige sur la locomotive. Il y a eu des accidents dans certaines parties de ce pays.

—A cause de l'épaisseur de la neige ?

—Oui, c'est ce que je voulais dire."

Un quart d'heure après cette conversation, le wagon qui cahotait déjà sensiblement depuis le moment du départ, commença à osciller très violemment. Un voyageur maigre, petit et vieux, pâlit et regarda avec inquiétude ses compagnons. Mais le jeune homme qui avait causé avec Henri Dunbar et un homme qui lui faisait vis-à-vis et qui avait la tête chauve et l'air d'un commerçant se remit à lire les journaux aussi froidement que si le cahotement du wagon n'eût présenté d'autre danger que le bercement de lit d'un enfant produit par le pied délicat d'une mère.

M. Dunbar ne quittait pas de l'œil le cadran de sa montre ; et c'est ainsi que le voyageur nerveux n'obtint pas de réponse à son regard inquiet.

Il se tint tranquille pendant une minute à peu près, puis baissa la glace près de lui et laissa entrer un tourbillon de vent glacé, ce qui fit retourner vivement vers lui le négociant pour lui demander ce qu'il faisait et s'il désirait leur donner une fluxion de poitrine en laissant introduire un air à deux degrés au-dessous de zéro. Mais le petit vieillard entendit à peine cette remontrance. Sa tête était hors de la portière et il regardait avidement la gare de Rugby qui se dessinait au loin.

"Je crois qu'il y a quelque chose de dérangé, dit-il en rentrant sa tête pendant un moment et en regardant ses compagnons avec un visage blême. Je crains vraiment qu'il n'y ait quelque chose de dérangé. Nous sommes déjà en retard de huit minutes et j'aperçois là-bas le signal du danger ; la voie semble obstruée par la neige et je crains vraiment..."

Il regarda de nouveau dehors, puis rentra subitement.

"Il y a quelque chose qui arrive, s'écria-t-il ; c'est une locomotive pour..."

Il ne finit pas sa phrase. Il y eut un horrible brisement, un grondement plus fort que le tonnerre et plus hideux que le fracas du canon contre les remparts de bois d'un vaisseau de guerre.

Cet horrible bruit fut suivi de hurlements aussi effroyables, puis il n'y eut plus que mort, terreur, obscurité, angoisses et étonnement : des masses éparses de morceaux de bois et de fer amassés dans une terrible confusion sur la neige tachée de sang ; des gémissements humains étouffés sous des débris de wagons renversés ; les pleurs des mères dont les enfants s'étaient échappés de leurs bras pour tomber sous l'étreinte de la mort ; les lamentations pitoyables d'enfants qui étaient accrochés eux encore vivants au sein de leurs mères mortes martyres dans ce moment de destruction ; des maris séparés de leurs femmes jetant des cris, et, au milieu de tout cela, des hommes de cœur avec la face blême se précipitant çà et là avec des lampes dans leurs mains, plusieurs d'entre eux, à moitié mutilés et blessés, mais oublieux de leurs souffrances dans leur sollicitude à porter secours aux malheureux qui les entouraient.

L'express se dirigeant vers le Nord s'était rencontré avec celui venant de Shorncliffe qui était arrivé sur la grande ligne en retard de neuf minutes.

Un par un les morts et les blessés furent enlevés de ce grand amas de ruines, un par un ces corps inanimés furent transportés par d'impassibles porteurs qui remplissaient paisiblement et imperturbablement leur

devoir dans cette scène hideuse de carnage et de confusion. Le grand but à accomplir était de déblayer sans retard la voie et le bruit des pioches et des pelles éteignit presque ces autres sons terribles, ces pitoyables gémissements des patients qui étaient assez peu blessés pour avoir conscience de leurs souffrances.

Le train de Shorncliffe avait été complètement écrasé. Le train express avait beaucoup moins souffert ; mais le chauffeur avait été tué et beaucoup de voyageurs grièvement blessés.

Henri Dunbar était parmi ceux qui furent emportés dans un état désespéré, et selon toute apparence, presque mort du monceau de ruines formé par le train de Shorncliffe.

Une des jambes du banquier était brisée, et il avait reçu à la tête une blessure qui l'avait immédiatement privé de connaissance.

Il y avait des cas bien plus graves que celui du banquier ; le médecin qui examina les blessés dit que M. Dunbar pourrait guérir en deux ou trois mois s'il était bien soigné ; que la fracture de la jambe était peu de chose et que si elle était bien remise il n'y aurait pas la moindre crainte de contraction.

Cinq ou six médecins étaient occupés dans l'une des salles d'attente de la station de Rugby où les blessés avaient été transportés et l'un d'eux s'occupait du banquier.

Le carnet de M. Dunbar avait été trouvé dans la poche de son paletot et une grande quantité de gens qui étaient dans la salle d'attente, surent que cet homme à la figure pâle et à la moustache grise qui était si paisiblement couché sur l'un des grands canapés n'était rien moins que Henri Dunbar de Maudeley-Abbey et de Saint-Botolph-Lane. Le médecin en l'apprenant pensa que son bon ange avait jeté à dessein ce malade sur sa route.

Il prit des arrangements immédiats pour faire conduire M. Henri Dunbar à l'hôtel le plus rapproché. Il envoya chercher son aide et, au bout d'un quart d'heure, le millionnaire revenait à lui, et en ouvrant les yeux il aperçut les visages inquiets des deux docteurs et, en regardant autour de lui, il se vit dans un appartement qui lui était inconnu.

Le banquier continuait à regarder autour de lui avec une expression inquiète, puis il demanda où il était. Il ne savait rien de l'accident en lui-même et il avait complètement perdu le souvenir de tout ce qui l'avait précédé, même depuis le moment où il avait quitté Maudeley-Abbey.

Ce ne fut que petit à petit que la mémoire des événements de la journée lui revint. Il avait eu besoin de quitter Maudeley, d'aller à l'étranger, de faire un voyage qui n'était pas un projet nouveau de sa cervelle. S'était-il mis en route pour faire ce voyage ? Oui, sûrement ; il devait être parti dans ce but ; mais alors, qu'était-il donc arrivé ?

Il demanda au médecin ce qui lui était arrivé et comment il se faisait qu'il se trouvait dans ce lieu qui était étranger.

M. Daphney, le médecin, fit au malade le récit de tout ce qui avait trait à l'accident d'un ton si badin et si gai, que tout le monde eût pu conclure que la rencontre de deux locomotives n'était simplement qu'un épisode agréable dans la vie d'un homme.

"Mais nous allons admirablement, monsieur, dit le médecin en terminant son récit ; rien ne pouvait être plus désirable que la voie dans laquelle nous marchons, et quand notre jambe sera remise et que nous aurons pris un breuvage rafraîchissant, nous serons tout à fait bien pour la nuit. Je n'ai vraiment jamais vu de fracture plus propre ; vraiment, je puis vous l'assurer."

M. Dunbar se souleva et s'assit sur son séant, malgré les remontrances de l'aide du médecin et regardait anxieusement autour de lui.

"Vous dites que ceci est Rugby ? demanda-t-il au rieusement.

—Oui, ceci est Rugby, répondit le médecin en souriant et en se frottant les mains comme s'il avait presque voulu dire : Eh bien, voyons, n'est ce pas délicieux ? Oui, ceci est l'Hôtel de la Reine à Rugby, et je suis sûr que toutes les attentions que le propriétaire M.

—Il faut que je parte d'ici ce soir même, dit M. Dunbar en interrompant le médecin d'une façon assez peu cérémonieuse.

—Ce soir, mon cher monsieur ! s'écria M. Daphney, impossible !... complètement impossible, ce serait un suicide de votre part, mon cher monsieur, si vous le tentiez, et un crime de la mienne si je vous permettais de mettre une semblable idée à exécution. J'ai le regret de vous dire que vous serez prisonnier ici pendant un mois au moins, mais nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour vous rendre le séjour agréable.

Le médecin ne put s'empêcher de paraître gai en émettant cette promesse, mais en apercevant une expression sombre et chagrine sur le visage de son malade, il parvint à modifier son attitude radieuse.

« Notre premier soin, monsieur, sera de détirer cette pauvre jambe, dit-il avec douceur ; nous mettrons la jambe sur un lit de repos en tenant le haut de la jambe dans une position inclinée ; mais je ne veux pas vous troubler avec ces détails techniques ; je ne sais pas si nous ferons bien de remettre la jambe ce soir ; nous devons réduire l'enflure avant de nous aventurer dans une voie plus décisive. Des lotions rafraichissantes appliquées avec des linges de toile devront être faites toute la nuit. Je me suis occupé d'une garde et mon aide restera aussi toute la nuit pour surveiller ses opérations. »

Le banquier se plaignit à haute voix.

« J'ai besoin d'aller à Londres, dit-il, il faut que je sois à Londres. »

Le médecin et son aide ôtèrent les vêtements de M. Dunbar. On fut obligé de couper la jambe de son pantalon avant de pouvoir rien faire. M. Daphney ôta l'habit et le gilet du malade, mais sa chemise lui fut nécessairement laissée et la ceinture de chamois portée par le banquier se trouvait entre cette chemise et le gilet de flanelle rouge.

« Je porte une ceinture en cuir sur mon gilet de flanelle, dit M. Dunbar, pendant que les deux hommes le déshabillaient. Je désire qu'on ne me l'enlève pas. »

Il s'évanouit bientôt après car sa jambe démise le faisait beaucoup souffrir. Mais en revenant de son évanouissement il regarda les deux personnes qui le soignaient avec méfiance et porta la main à la boucle de sa ceinture afin d'acquiescer la certitude qu'on n'y avait pas touché.

Pendant toute cette longue nuit de fièvre et d'insomnie il était couché songeant à la malheureuse interruption de son voyage pendant que la garde-malade et l'aide du médecin appliquait alternativement des lotions froides sur la malheureuse jambe cassée.

« Dire que ceci pouvait arriver, se murmurait-il à lui-même de temps à autre. De toutes les choses que j'appréhendais c'est la seule à laquelle je n'avais jamais songé. »

Sa jambe fut remise dans le cours de la journée du lendemain et dans la soirée il eut une longue conversation avec le docteur.

Mais il ne parla plus tant de son désir de s'éloigner pour la seconde étape de son voyage continental. Son domestique Jeffreys arriva à Rugby dans le courant de la journée, car la nouvelle de l'accident était parvenue à Maudeley-Abbey et on savait que M. Dunbar était un des blessés.

Ce soir-là Henri Dunbar ne parla que du malheur d'être dans une maison étrangère.

« J'ai besoin de retourner à Maudeley, dit-il, si vous pouviez vous arranger pour m'y conduire, monsieur Daphney, et pour me donner vos soins jusqu'à ce que j'aie surmonté les effets de cet accident, je serais enchanté de vous accorder toutes les compensations que vous pourriez désirer pour la perte que votre absence de Rugby pourrait vous occasionner. »

Ceci était un discours très diplomatique, M. Dunbar savait que le médecin ne se soucierait pas de laisser échapper de ses mains un malade aussi riche, mais il s'imagina que M. Daphney ne ferait aucune objection à conduire triomphalement son malade à Maudeley-Abbey, à l'admiration du commun des mortels et au grand détriment de ses rivaux en médecine.

Il ne fut pas trompé dans son appréciation sur la nature humaine. A la fin de la semaine, il avait réussi à persuader au médecin d'accéder à son départ, et vers le second lundi qui suivit l'accident, Henri Dunbar fut placé dans un compartiment spécialement préparé pour lui dans le train de Shorncliffe, et il fut conduit de la station de Shorncliffe à Maudeley-Abbey sans changer en aucune façon de position durant toute sa route et très attentivement soigné par M. Daphney et son valet Jeffreys.

Ils roulèrent le lit de M. Dunbar dans la chambre à tapisserie, qui était sa chambre de prédilection, et l'y établirent pour y passer de longs jours et de longues nuits jusqu'à ce que ses os brisés se rejoignent, et qu'il fût libre alors de pouvoir aller où bon lui semblerait. Ce n'était pas un malade très patient, il supportait assez bien le mal, mais il grognait continuellement contre la durée de la maladie, et tous les matins il adressait au docteur cette même question :

—Quand serai-je assez fort pour pouvoir marcher ?

XLIX

CLÉMENT AUSTIN FAIT UN SACRIFICE

Marguerite Wilmot avait promis de devenir la femme de l'homme qu'elle aimait, mais elle n'avait fait cette promesse qu'avec répugnance et à une condition seulement. La condition était qu'avant que son mariage avec Clément Austin eût lieu, le mystère de la mort de son père serait complètement éclairci.

« Je ne puis être votre femme tant que le secret de cet horrible meurtre n'est pas dévoilé, dit-elle à Clément. Il me semble que j'ai été déjà bien négligente en retardant l'accomplissement de ce devoir solennel. Mon père n'avait en ce monde que moi pour l'aimer et se souvenir de lui, qui vengera sa mort si je ne la venge pas ? Il était un réprouvé banni de la société et on s' imagine que c'est peu de chose de mourir d'une mort cruelle après avoir mené une existence désordonnée. Si Henri Dunbar, le riche banquier, eût été assassiné, la police n'aurait eu ni cesse ni relâche jusqu'à ce que l'assassin eût été découvert. Mais qui songe à ce qu'est devenu Joseph Wilmot, excepté sa sa fille ? Sa mort ne fait aucun vide dans le monde ; il ne manque à personne, excepté à moi... excepté à moi ! »

Clément Austin n'oublia pas sa promesse de faire de son mieux pour découvrir la culpabilité du banquier. Il croyait que Henri Dunbar était l'assassin de son ancien valet, et cette croyance datait du jour où le banquier s'était échappé comme un voleur découvert de la maison de Saint-Botolph-Lane.

Il aurait été possible que Henri Dunbar cherchât à éviter la fille de Joseph Wilmot par suite de l'horreur naturelle que lui inspiraient les événements qui se rattachaient à son retour en Angleterre, mais il était difficile d'expliquer autrement que par sa culpabilité le honteux stratagème auquel il avait eu recours pour éluder une entrevue avec la jeune fille.

Il éprouvait une terreur insurmontable à l'idée de voir cette jeune fille parce qu'il était le meurtrier de son père.

En réfléchissant à cette affaire Clément Austin fut de plus en plus convaincu que sa terrible supposition était fondée. Henri Dunbar était coupable. Il aurait bien voulu pouvoir penser le contraire. Il aurait bien voulu pouvoir dire à Marguerite Wilmot que le mystère de la mort de son père était un mystère qui ne serait jamais éclairci sur cette terre, mais il ne le put pas ; il ne put que courber la tête devant l'effrayante nécessité qui le poussait à jouer son rôle dans ce drame criminel... le rôle du vengeur.

Mais un caissier dans une maison de banque de Londres n'a pas beaucoup de temps pour jouer un rôle quelconque dans l'histoire de la vie en dehors de celui qui lui est assigné par son paisible métier, et qui semble consister surtout dans la fermeture et l'ouverture des coffres-forts, l'examen furtif des grands-livres mystérieux et le maniement des souverains neufs avec

autant de calme que s'ils étaient des charbons de Wallsend ou de Clay-Cross.

La vie de Clément Austin n'était pas une vie facile, et il n'avait pas le temps de devenir agent de police amateur tant qu'il resterait dans la maison de banque de Saint-Botolph-Lane.

Mais pouvait-il y rester ? Cette question s'offrit à son esprit et revêtit une forme très sérieuse. Était-il possible de rester dans cette maison dont il considérait le chef comme un homme des plus infâmes ?

Non, il lui était tout à fait impossible de conserver sa position actuelle. Tant qu'il recevrait son salaire de l'association Dunbar, Dunbar et Balderby, il serait en quelque sorte l'obligé de Henri Dunbar. Il ne pouvait rester au service de cet homme et en même temps espionner ses actions et travailler corps et âme à exposer au grand jour le terrible secret de sa vie.

Ce fut ainsi que, vers la fin de la semaine dans laquelle Henri Dunbar, pour la première fois depuis son retour de l'Inde, visita les bureaux de la maison de banque, Clément Austin donna par écrit à M. Balderby l'avis formel de sa démission. Le caissier ne pouvait quitter immédiatement son emploi. Il était forcé d'avertir ses patrons un mois à l'avance.

La foudre tombant sur la table recouverte en maroquin devant laquelle était assis M. Balderby, n'aurait pas plus étonné le second associé que la lettre qui lui fut tendue tranquillement et respectueusement par Clément Austin.

Il y avait une foule de raisons en vertu desquelles Clément Austin devait souhaiter rester dans la maison de banque. Son père y avait vécu trente ans et il était mort au service de Dunbar, Dunbar et Balderby. Il avait été l'employé favori des deux frères, et Clément lui-même admis dans la maison dès son enfance avait été traité avec beaucoup d'égards par Perceval. En outre il avait de grandes chances d'être sous peu associé à la banque dans des conditions avantageuses, et cette association serait évidemment le chemin d'une grande fortune.

M. Balderby, assis, la lettre entre les mains, regardait les lignes avec stupéfaction.

« Avez-vous réellement voulu dire cela, Austin ? demanda-t-il enfin. »

—Oui, monsieur. Des circonstances contre lesquelles je ne puis rien me forcent à vous donner ma démission.

—Vous êtes-vous querellé avec quelqu'un dans le bureau ? S'est-il passé quelque chose qui vous mette mal à l'aise dans la maison ?

—Non, M. Balderby, je suis très à mon aise dans ma position. »

Le second associé se renversa dans son fauteuil et examina le caissier comme s'il essayait de découvrir sur la figure du jeune homme les premiers symptômes de la folie.

« Vous êtes à votre aise dans votre position et pourtant vous... Oh ! je suppose que la vérité en tout ceci c'est que vous avez en vue un poste meilleur et que vous vous empressiez de nous quitter pour améliorer votre situation, dit M. Balderby d'un ton piqué. Je dois avouer toutefois que je ne vois pas trop en quel endroit vous serez mieux qu'ici, ajouta-t-il de l'air de quelqu'un qui réfléchit. »

—Vous me faites injure, monsieur, en supposant que je suis capable de vous quitter parce que j'y trouve mon avantage, répondit Clément Austin avec calme ; je n'ai aucun emploi plus lucratif qui m'attende, je n'en ai même aucun en vue. »

—Vous n'avez pas d'emploi en vue ! s'écria le second associé, et cependant vous renoncez à des chances de fortune comme n'en rencontre pas toujours un homme sur mille. Je n'aime pas beaucoup chercher à deviner les énigmes, M. Austin, mais peut-être serez-vous assez bon pour me dire ce qui vous pousse à nous quitter. »

—Je regrette d'avoir à vous répondre que cela m'est impossible, monsieur ; le motif pour lequel je quitte cette maison, qui en est quelque sorte un second foyer de famille pour moi, n'est pas un motif frivole, croyez-le bien. J'ai bien réfléchi à ce que je vais faire et je sais très bien que je renonce à un bel avenir en sacrifiant ma position actuelle. Mais la cause

de ma démission doit rester secrète, pour le moment du moins. Si jamais le jour arrive où il me sera permis d'expliquer ma conduite, je crois que vous me tendrez la main et que vous me direz... Clément Austin, vous n'avez fait que votre devoir.

—Clément, dit M. Balderby, vous êtes un excellent garçon, mais certainement vous avez en tête quelque fantaisie romanesque, car s'il en était autrement vous n'auriez jamais écrit une pareille lettre. Allez-vous vous marier ? Est-ce là votre motif pour nous quitter ? Avez-vous fasciné quelque riche héritière et êtes-vous à la veille de mener la vie splendide d'esclave ?

—Non, monsieur ; j'ai en effet l'espoir de me marier, mais celle qui deviendra ma femme est pauvre et je serai dans la nécessité de travailler toute ma vie.

—Très bien ; alors, cher ami, c'est une énigme, et comme je le disais bientôt, je n'aime pas beaucoup à chercher à deviner les énigmes. Rentrez chez vous mon garçon, dormez sur votre projet et revenez demain matin me dire de jeter au feu cette lettre stupide... c'est ce que vous pouvez faire mieux. Bonne nuit."

Mais, malgré tout ce qu'avait pu dire M. Balderby, Clément Austin ne changea pas de résolution. Il vint de bonne heure et se retira tard le soir pendant tout le mois suivant. Il prépara les grands-livres, balança les comptes et mit tout en ordre pour le nouveau caissier.

Il déclara à Marguerite Wilmot ce qu'il avait fait, mais il ne lui dit pas jusqu'où allait le sacrifice accompli pour elle. Elle fut la seule personne qui connut le motif réel de sa conduite, car le caissier ne s'expliqua pas plus longuement avec sa mère qu'avec M. Balderby.

"Je ne pourrai, chère mère, vous avouer les motifs que j'ai pour quitter la maison de banque que dans une époque à venir, lui dit-il. Jusqu'alors je vous supplie seulement d'avoir confiance en moi et de croire que j'ai agi pour le mieux.

—Je le crois, cher enfant, répondit la veuve avec gaieté : je ne vous ai jamais vu agir autrement qu'avec sagesse et prudence."

Son fils unique, son seul enfant, Clément, était le dieu qu'idolâtrait cette simple femme, et s'il avait jugé à propos de la mettre à la porte et de mendier à ses côtés dans les rues de la Cité, je suppose qu'elle se serait imaginé que sous ses façons déraisonnables d'agir se cachait quelque projet plein de sagesse. Elle ne s'opposa donc nullement à l'abandon de son emploi dans la maison Dunbar, Dunbar et Balderby.

"Nous serons plus pauvres, je pense, Clément, dit mistress Austin, mais c'est là une considération sans importance, car votre cher père m'a laissé assez de fortune pour que je puisse fournir aux dépenses de mon fils unique. Je vous aurai plus souvent à la maison, mon cher enfant, et ce sera là un bonheur."

Mais Clément dit à sa mère qu'il avait juste en ce moment une affaire très sérieuse qui l'occuperait beaucoup, et que la première démarche nécessitée par cette affaire serait un voyage à Shorncliffe, dans le comté de Warwick.

"Tiens, c'est là que vous étiez en pension, Clément.

—Oui, mère.

—Et c'est tout près de M. Perceval Dunbar... ou plutôt de la maison de campagne de M. Henri Dunbar.

—Oui, mère, répondit Clément... l'affaire dans laquelle je suis engagé est passablement difficile et j'ai besoin des conseils d'un homme de loi. Mon ancien camarade de collège, Arthur Lovel, qui est le meilleur garçon du monde, a étudié le droit et il est maintenant avoué. Il habite Shorncliffe avec son père John Lovel, qui est aussi avoué et a une jolie clientèle dans le pays. J'irai à Shorncliffe voir mon ami et lui demander conseil, et si vous voulez amener Marguerite pour un changement d'air de quelques jours, nous descendrons au vieil hôtel du *Grand-Cerf* où vous aviez l'habitude de loger quand j'étais en pension et où vous me régaliez si bien à l'époque où un bon dîner était un régal pour un écolier affamé."

Mistress Austin sourit à son fils ; son sourire était plein de tendresse à ce souvenir de la joyeuse enfance du caissier. Les mères qui n'ont qu'un fils ne sont pas fortes de caractère. Clément aurait pu proposer un voyage dans la lune sans qu'elle eût su refuser de lui tenir compagnie dans son expédition.

Elle frissonna un peu et détourna d'un air légèrement inquiet ses regards qui se fixaient sur le feu pétillant allumé dans la chambre coquette pour les porter sur la fenêtre à travers laquelle apparaissait le ciel gris et froid.

"La fin de février n'est pas le moment le plus agréable de l'année pour aller faire un tour à la campagne, Clément, dit-elle, mais je serai certainement bien seule à la maison pendant votre absence. Et quant à la pauvre Margot, il va sans dire que ce serait un grand plaisir pour elle que d'être débarrassée de ses élèves et d'aller voir la vraie campagne, bien qu'il n'y ait pas une seule feuille sur les arbres. Je pense donc qu'il faut que je dise oui. Mais racontez-moi cette affaire tout au long, mon cher enfant."

Malheureusement le cher enfant fut obligé de dire à sa mère que l'affaire en question était, ainsi que le motif de sa démission, un profond secret qu'il ne pouvait divulguer d'ici à quelque temps.

"Patience, chère mère, dit-il, vous saurez tout par la suite. Croyez seulement que ce n'est pas une affaire agréable, ajouta-t-il avec un soupir.

—J'espère que ce n'est pas pour vous qu'elle est désagréable, Clément.

—Elle n'est agréable pour aucune des personnes qui y sont impliquées, mère, répondit le jeune homme d'un ton pensif ; c'est une bien triste affaire d'un bout à l'autre ; mais je n'y joue pas le rôle principal, mère, et, quand elle sera finie nous n'y songerons que comme à un nuage noir ayant assombri notre vie, et vous direz que j'ai fait mon devoir. Chère mère, n'ayez pas l'air si intriguée, ajouta Clément : tout ceci doit rester secret pour le moment. Prenez patience et ayez confiance en moi.

—Oui, mon cher enfant, dit Mistress Austin au bout d'un moment, j'aurai en vous une confiance entière, car je sais combien vous êtes bon. Mais, je n'aime pas les secrets, Clément, ils me mettent toujours mal à mon aise."

La conversation sur ce sujet n'alla pas plus loin, et il fut convenu ensuite que mistress Austin et Marguerite se préparaient à partir pour le comté de Warwick au commencement de la semaine suivante, époque à laquelle Clément serait débarrassé de tous ses engagements envers MM. Dunbar, Dunbar et Balderby.

Marguerite avait attendu avec beaucoup de patience le moment où Clément Austin serait libre de lui venir en aide de toutes ses forces pour la tâche terrible qu'elle avait à remplir... la découverte du crime de Henri Dunbar.

(A suivre)

J. P. GARIEPY.

J. A. PANNETON.

MAGASIN

DE

Nouveautés

Fashionables

DE TROIS-RIVIERES

Gariépy & Panneton

142 Rue Notre-Dame

Trois-Rivières.

Spécialité :

Etoffes à Robes et à Manteaux.

Bondy & Beaulac

Marchands-Tailleurs

HARDES FAITES,

VALISES, COLS, ETC.

Coin des Rues

Notre-Dame et Des Forges,

Trois-Rivières, P. Q.

LA BOULE D'OR

Maison de Commerce

TEASDALE & FORTIN

145 et 147, Notre-Dame

TROIS-RIVIERES

Spécialité pour les noirs.
Cadeaux donnés avec tout achat de \$25.00.

A LA

Librairie
E. S. de Carufel

VOUS AVEZ TOUJOURS
LE PLUS BEAU CHOIX DE

LIVRES DE PRIÈRES,
CHAPELETS, ALBUMS,
POTS À BOUQUETS,
et une foule d'autres
objets convenables
pour...

CADEAUX DE MARIAGE, de
NAISSANCE ou de
1re COMMUNION.

Un grand assortiment de ..

TAPISSERIES,
ARTICLES DE BUREAUX,
FOURNITURE pour les écoles,
ARTICLES DE TOILETTE,
PEIGNES, BROSSES,
SAVON, PARFUMS.
CHANDELLES
de toutes sortes.

—AUSSI—

ATELIERS D'IMPRIMERIE et
de RELIEURE.

TROIS-RIVIERES : COMMERCE ET INDUSTRIES